

Third Series.—Vol. II.

JULY—OCTOBER, 1899.

Number 3 and 4.

The  
**Canadian Antiquarian**  
and Numismatic Journal

Published by the

Numismatic and Antiquarian Society  
of Montreal



**Alphonse R. Pelletier**

Printer to the Numismatic and Antiquarian Society  
36 St. Lawrence Street  
Montreal

## CONTENTS

L'EXODE DES CLASSES DIRIGEANTES A LA CESSION DU CANADA	97
MEDALS AWARDED TO CANADIAN INDIANS	142
THE WAR OF 1812-14	154
A CANADIAN MEDAL DESIGNED AFTER A ROMAN COIN	169
LIST OF DONATIONS IN 1899	174



### OFFICERS for 1900

*Patron :*

EARL OF MINTO.

*President :*

HON. JUSTICE BABY.

*Vice Presidents :*

Henry J. TIFFIN.

W. D. LIGHTHALL.

L. W. SICOTTE.

Lucien HUOT.

Roger ROY, Q. C.

F. W. CAMPBELL.

*Treasurer :*

G. DURNFORD.

*Corresponding Secretary :*

Emanuel ÖHLÉN.

*Recording Secretary :*

C. A. HARWOOD.

*Curator :*

R. W. McLACHLAN.

*Librarian :*

H. J. ROSS.

*Members of Council :*

P. O. TREMBLAY.

S. M. BAYLIS.

Louis LABERGE, M. D.

LEWIS SHARPE.

Comte de LA BARTHE.

L. G. A. CRESSE.

G. H. MATHEWS.

J. S. BRIERLEY.

J. B. VALLEE.

*Editing Committee :*

Hon. Justice BABY.

Lucien HUOT.

Henry MOTT.

Emanuel ÖHLÉN.

R. W. McLACHLAN.

W. D. LIGHTHALL.

All communications to Editors to be addressed to the Château de Ramezay.



THE  
CANADIAN ANTIQUARIAN  
AND NUMISMATIC JOURNAL



L'EXODE DES CLASSES DIRIGEANTES A  
LA CESSION DU CANADA

PAR LE JUGE BABY



**EST-IL** vrai que les seigneurs, les lettrés et les hommes du haut commerce quittèrent le Canada lors de la cession ?

Question d'une extrême importance et qu'il conviendrait de résoudre au plus tôt, afin de ne point laisser se propager plus longtemps une réelle erreur historique, un mensonge incompréhensible.

D'où sont venus ce mensonge, cette erreur historiques ? Est-ce du fait accompli, ou des travaux de nos écrivains, de nos historiens qui, se répétant les uns les autres, ont fini par ancrer leur manière de voir dans l'esprit du peuple ?

Oui, il est grandement temps d'éclaircir ce point de notre histoire. Nous avons résolu d'apporter notre contingent à la solution de cette question ; si nous

nous bornons, d'autres développeront les idées, les preuves que nous allons donner comme de simples jalons.

Voyons d'abord ce que nos écrivains ont dit sur ce sujet ; nous aborderons ensuite les faits.

En suivant l'ordre chronologique, nous constatons que Smith et Perrault ne touchent point à la question qui nous occupe.

Le premier qui en fasse mention est Bibaud, père, un érudit véritable que nous traitons un peu trop souvent à la légère, malgré la sûreté de ses renseignements.

A la page 11 du vol. II de son *Histoire du Canada*, il s'exprime ainsi :

“ Quoique signé le 10 février 1763, le traité de paix ne fut connu, ou du moins publié en Canada, qu'au mois de mai suivant. Cet événement occasionna encore l'émigration de *mille a douze cents* Français ou Canadiens.

“ Cette diminution de la population canadienne était d'autant plus à regretter qu'elle avait lieu dans la classe élevée, la seule alors, à peu d'exception près, où il y eût des talents développés, et des connaissances acquises. Le changement alors opéré pour le pis, sous le rapport des arts et des sciences, se fit sentir longtemps dans le pays.”

Garneau, tome II, page 384, marchant sur les traces de son prédécesseur, mais d'une manière plus prononcée encore, dit :

“ Après trois longues années passées entre la crainte et l'espérance, les habitants virent tomber leur

dernière illusion. Leur destinée fut fixée d'une manière irrévocable à celle de la Grande-Bretagne par le traité de 1763, qui détermina une nouvelle émigration. Les marchands, les hommes de loi, les anciens fonctionnaires, enfin la plupart des notables qui se trouvaient encore dans le pays, passèrent en France. . . . Il ne resta dans les villes que quelques rares employés subalternes, quelques artisans, à peine un marchand, et les corps religieux. Cette émigration ne s'étendit point aux campagnes, où la population était attachée au sol."

Vient maintenant M. l'abbé Ferland, toujours si bien renseigné, et généralement très prudent en tout ce qui touche à l'histoire du Canada. Entraîné, sans doute, par ce que nous venons de lire, il écrit à la page 606 du tome II de son *Histoire du Canada* :

"Peu de temps après, les troupes françaises partirent pour rentrer en France ; avec elles laissèrent le Canada presque tous les chefs de la société ; dans le pays restaient plusieurs seigneurs, peu d'hommes appartenant aux classes libérales et une population d'origine française d'environ 70 mille âmes. Avec elle, demeurait le clergé, qui, dans l'absence des anciens chefs du peuple, se trouva ainsi chargé non seulement de conduire le peuple dans la voie de la religion, mais encore de le guider dans la politique et les matières civiles."

Dès lors, on répéta presque à l'unisson que le Canada avait été à peu près complètement déserté par les classes élevées, instruites. On daigna concéder qu'un tout petit nombre de seigneurs, et à peine un marchand étaient restés ; mais c'était tout.

Il fallait en prendre son parti : la chose était incontestable, les trois villes de ce temps-là avaient perdu à peu près tout ce qu'elles avaient renfermé jusqu'alors de gens supérieurs et intelligents.

Un éminent publiciste français, bien connu et grandement apprécié parmi nous, celui-là même à qui il est si délicatement fait allusion dans la citation ci-après de l'ouvrage des Ursulines de Québec, ne se contenta pas d'emboîter le pas derrière M. l'abbé Ferland : il le dépassa de beaucoup, et plusieurs autres écrivains que nous ne nommerons pas, en firent autant.

Vers 1863 parut, à Québec, un livre estimé de tous ceux qui étudient notre histoire, la véracité des faits nombreux et nouveaux qu'il renferme étant toujours rehaussée par le charme du style. Dans cette *Histoire des Ursulines de Québec*, on entend, pour la première fois, une timide protestation, ou mieux une objection, contre les dires de nos historiens.

Nous citons textuellement :

“ Le Marquis de Vaudreuil et sa famille, le Chevalier de Lévis et ses officiers au nombre de 185, Bigot l'intendant et ses employés, (une partie seulement) des soldats au nombre de 2000 et 500 matelots de la Marine Royale, quittèrent pour toujours le pays. Plusieurs familles canadiennes se joignirent à eux pour faire voile vers la France. . . . ”

Dans la note au bas de la page :

“ Nous sommes loin de partager l'idée que la plupart des familles influentes du Canada émigrèrent à la conquête. Bon nombre même de celles qui parti-

rent d'abord, revinrent au pays dans les années suivantes, comme le prouvent nos correspondances."

Plus loin, elle ajoute encore :

"En traversant depuis quinze ans tant d'orages, tant d'annonces de départ et de ruine ; nos lectrices ne se sont-elles pas demandées avec qui enfin nous allions nous retrouver et vivre ? Quant à nous, cette question s'est souvent présentée à notre esprit. Imbue de cet avancé de la plupart des écrivains, que la classe élevée et instruite avait presque entièrement abandonné le pays en 1760 et dans les années subséquentes, nos documents nous mettaient souvent en face des contradictions palpables, qu'il était naturel de chercher à s'expliquer. Si toutes les personnes influentes étaient parties, pourquoi rencontrions-nous si fréquemment leurs noms ? Plus nous avançons, plus nous étions convaincue qu'il devait y avoir erreur quelque part. C'est cette conviction qui nous a poussée à une investigation plus profonde et plus minutieuse des noms et des faits ; et nous devons avouer qu'une lumière nouvelle s'est faite dans notre esprit. Nous sommes heureuses de pouvoir emprunter ici de longs extraits à un travail que notre Rév. Père aumônier, M. l'abbé G. L. LeMoine, destinait à l'impression, et qui lui a coûté de longues recherches. Ce travail prouve abondamment que le pays a moins souffert par l'émigration qu'on ne l'a généralement cru.

"Un point surtout que notre cœur ne pouvait admettre, c'était cette accusation grave portée quelque part, que la divine Providence avait fait disparaître

la noblesse canadienne après la conquête, en punition de la mauvaise conduite de ses membres. Ah ! un coeur canadien, fidèle au souvenir du passé, aux traditions de ses pères, n'a jamais conçu une pareille pensée. Nous n'avons aucune objection que l'Histoire stygmatisé l'Intendant Bigot et la plupart de ses employés, dont le plus grand nombre se trouvaient dans les villes et les forts un peu considérables ; ils ont mérité d'être accusés et condamnés. Nous serions même prête à faire une large concession à l'égard des employés de l'administration militaire, des officiers de l'armée, dont les moeurs étaient loin d'être irréprochables. Mais soutenir que le très grand nombre de familles marquantes, appartenant à la colonie, a émigré après 1759, et marquer pour cause première le dessein providentiel indiqué plus haut, c'était une assertion qui donnait à réfléchir ; si elle se pouvait pardonner à un auteur étranger au pays, nous, au moins, devons voir aux preuves qu'exigeait une charge assez flétrissante pour les premiers bien-faiteurs du Canada, dont tant de fois nous avons eu occasion d'exalter les vertus."

Après avoir cité cette parole d'un grave publiciste, M. Roger Collard : "Une naissance illustre sera toujours une grandeur, et le respect de la gloire passée prend sa source dans de nobles sentiments," elle ajoute : "Nous n'avons pas malheureusement tous les documents désirables, à l'égard du point que nous avons à coeur d'établir ; néanmoins, il y a des noms et des faits qui paraissent avoir été en partie ignorés de nos historiens, ou qui n'ont pas été rapprochés de manière à exposer la question dans son vrai jour."



Puis elle cite des faits et des noms à l'appui de ce qu'elle avance, et elle termine par cette réflexion si juste, si convaincante :

“ Malgré la diminution que causa l'émigration dans la classe élevée, il resta certainement encore assez de personnes marquantes, pour conserver parmi les Canadiens cet esprit droit, ces sentiments nobles et généreux, cette libéralité à l'égard des personnes d'une autre origine, cette urbanité de manières, cette hospitalité qui les ont toujours distinguées, et qui excitent toujours l'admiration des voyageurs et des étrangers.”

Plus à même que bien d'autres par leur haute position d'institutrices de la jeunesse, ce qui les met en rapports directs avec ce qu'il y a de mieux au Canada, ces admirables religieuses pouvaient connaître, juger et apprécier l'état réel et intellectuel du pays lors de la cession et après. Leur appréciation devait être bien fondée, se dirent un bon nombre de Canadiens, et l'erreur historique soutenue jusqu'ici depuis si longtemps et avec tant de persistance, on ne sait trop pourquoi, reçut son premier coup, et depuis elle n'a cessé de perdre du terrain.

En 1866, M. l'abbé Daniel, prêtre distingué de Saint-Sulpice, à Montréal, écrivait son *Histoire des grandes familles du Canada*, qu'il a appelée *Nos Gloires nationales*. Sentant bien, d'après ses études, ses recherches très consciencieuses, que l'erreur, toujours bien accueillie en certain quartier, en partie du moins, ne pouvait se maintenir à la lumière des faits, il se risqua avec prudence à donner son opinion :

“ Suivant quelques historiens, dit-il, avec la domination française disparut la noblesse canadienne ; d’après d’autres, (et il ne saurait être rangé ailleurs que dans cette catégorie) elle continua à habiter le pays. Ces deux sentiments peuvent se concilier.”

Evidemment, M. l’abbé Daniel n’aimait point à heurter, à contredire son éminent et vénérable confrère, celui-là même à qui l’annaliste des Ursulines fait allusion. Il ne peut y avoir de conciliation d’idées en la matière.—Où est la vérité ?

Afin d’excuser, peut-être de reconforter les partisans de l’exode, il mentionne, mais avec quelle hésitation, on le remarquera, le naufrage de l’“ Auguste,” que tout le monde connaît. “ Mais pour être exact, dit-il, il faut ajouter que le plus grand nombre de seigneurs qui avaient échappé à la mort dans les combats ou dans le naufrage de l’“ Auguste,” ne trouvant aucun moyen de subsister convenablement en France, repassèrent en Canada. Quoi qu’il en soit, cet éloignement momentané ou définitif de la noblesse ne laissa pas que d’affecter profondément le peuple canadien, *comme il a été dit avec raison.*”

C’est nous qui soulignons.

Nous prenons acte de ce franc aveu du savant écrivain. Mais en quoi, nous permettons-nous de demander, “ l’éloignement momentané de la noblesse”—de 1760 à 1763—aurait-il pu “ affecter profondément le peuple canadien ? ” Disons-le bien franchement, nous aussi : il nous est tout à fait impossible de le voir.

Un peuple qui vient de passer par toutes les horreurs de la guerre, de subir la cruelle épreuve de la

conquête, de voir s'éloigner de ses rivages pour toujours, les représentants de cette majorité qu'il avait tant respectée, de ces frères, ces amis, ces protecteurs qu'il n'avait cessé d'aimer et d'admirer, ne saurait entrer dans un nouvel ordre de choses sans être agité, il nous semble, jusqu'au plus profond des entrailles. Que les Canadiens, sous le coup du découragement, en présence d'un avenir extrêmement difficile à prévoir, soient alors tombés dans une espèce de marasme voisin du désespoir, rien de plus naturel. Cependant, grâce à l'intervention d'une Providence évidente, manifeste, il n'en fut rien, au dire même de Garneau.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'embarquement des troupes pour la France et la ratification du Traité de Paris, "les Canadiens, dit-il, qui n'avaient pas quitté l'armée après le siège de Québec, l'abandonnèrent tout à fait après la capitulation de Montréal, et la paix la plus profonde régna bientôt dans tout le pays. A peine se seraient-ils aperçus qu'ils sortaient d'une longue et sanglante guerre, sans les affreuses dévastations qui avaient été commises."

Les Canadiens l'écrivaient même en France, ainsi que l'attestent nombre de lettres adressées à ceux des nôtres alors dans l'ancienne mère-patrie, où ils s'étaient rendus pour surveiller de près leurs affaires.

Enfin, arrive le compromis international qui scelle irrévocablement notre séparation. La répudiation, pour ainsi dire, par le gouvernement français, de la *monnaie de carte* et des *ordonnances* jette dans une ruine à peu près complète nos classes aisées.

Le coup fut terrible, on le comprend; mais nos compatriotes ne s'en laissèrent point abattre. Presque tous ceux qui étaient alors en France lui dirent un suprême adieu et revinrent au Canada, bien résolus de combattre généreusement côte à côte avec leurs nouveaux compatriotes, les ennemis d'hier, dans le difficile chemin de la vie. Le sort en était jeté: ils ne devaient plus être que des Canadiens.

C'est à cette décisive époque que nous revinrent, entre autres, car il serait trop long de les énumérer tous, les

De Montenoy,	Perrault,
Le chevalier de Niverville,	De Lanaudière,
Sabrevois,	Duchesnay,
Hertel,	De Lotbinière,
Lachevrotière,	Chorel de St-Romain,
De Meyer,	Dufy-Charest,
Bertrand du Boishue,	St-Ange-Charly,
Guy,	De Vienne,
Remont,	De LaMorandière,
Godfroi de Linctot,	Hertel de Chambly,
De Montesson, fils,	De Lanaudière, père,
Schindler,	Levesque,
Denau de Muy,	Chaillé,
De Montizambert,	Porlier,
Bouvet,	Desauniers Beaubien,
De Bleury,	Mézère,
Baby de Ranville,	Etc., etc.

Nous voyons même, rappelés par leurs parents, descendre sur nos rivages pour s'y fixer, ces jeunes officiers canadiens, qui avaient été attachés à l'armée régulière française.

Parmi eux nous comptons les

Tarieu de Lanaudière, fils,	Sabrevois de Bleury,
Picoté de Belestre,	Vassal de Montviel,

Juchereau-Duchasnay,  
Hertel de Rouville,  
De LaNoue,  
Margane de LaValtrier,

De Rocheblave,  
Boucher de Boucherville,  
Etc., etc.

En un appendice de son ouvrage déjà mentionné, M. l'abbé Daniel donne les noms de ceux des officiers—capitaines, lieutenants, enseignes—dans les compagnies du détachement de la marine, autrement appelées “les troupes du Canada.” Ces officiers, licenciés sans aucun doute, ne passèrent point de l'autre côté. Il en cite d'autres qui, après avoir reconduit leurs soldats en France, sont revenus tout aussitôt. Il y en a plus d'une centaine, tous Canadiens de naissance.

Parkman, dans son brillant ouvrage intitulé : *Montcalm and Wolfe*, vol. II, page 383, après avoir, comme les autres, mentionné le départ de ce qui restait de l'armée française et des principaux fonctionnaires de la colonie dans des vaisseaux fournis par les vainqueurs, s'exprime ainsi :

“ They were voluntarily followed by the principal members of the Canadian noblesse, and by many of the merchants who had no mind to swear allegiance to King George. The peasants and poorer colonists remained at home to begin a new life under a new flag.” Puis, il décrit la perte de l’“Auguste” à l'appui de son affirmation, ainsi que deux autres écrivains l'avaient déjà fait avant lui.

Voyons donc tout de suite quelle grande importance put avoir ce désastreux événement au point de vue du sujet qui nous occupe ; examinons ce qu'il prouve.

A bord du malheureux vaisseau se trouvaient réunis seize nobles, chiffre exact, cadets de familles pour la plupart, à l'exception de M. de Lacorne Saint-Luc qui fut sauvé et demeura au milieu de nous ; et plusieurs négociants. Il n'est pas un nom parmi ces infortunés, que l'on ne retrouve au Canada, si ce n'est celui des deux Rimbault-Groschêne ; et encore, avaient-ils des représentants au pays.

Comme preuve, c'est donc un fait sans la moindre portée, sans aucune importance que Parkman invoque : c'est même futile. En effet, que dit ce chiffre tout à fait insignifiant en face du nombre considérable de nobles, de gentilshommes, de bourgeois, de négociants, d'hommes de loi, etc., etc., demeurés au Canada, ainsi que nous allons le voir tout à l'heure ?

Tous s'accordent sur un point : les troupes régulières, ainsi que les principaux fonctionnaires de la colonie, furent embarqués sur les vaisseaux du roi d'Angleterre et conduits en France. Mais à cela se borne à peu près cette émigration toute naturelle, obligatoire même en l'état des choses. Car le conquérant n'eût pu raisonnablement permettre à l'armée, aux officiers supérieurs, civils et militaires, de demeurer dans un pays où toutes les administrations allaient être remplacées par les nouveaux venus. N'est-ce pas ce qui se produit toujours en pareilles circonstances, et ce fait renouvelé en Alsace-Lorraine est-il si éloigné de nous que personne n'en ait souvenance ?

Très peu de familles canadiennes les suivirent. Il est vrai que l'on trouve parmi elles des noms bien connus ; mais la plupart ne représentaient que des

cadets qui, appartenant à l'armée ou voulant suivre la carrière des armes à laquelle ils se destinaient, s'en allaient vers des rivages où seulement ils espéraient voir la fortune leur sourire. Quelques marchands se joignirent aussi à eux, se croyant gênés dans leur négoce par les règlements imposés par le nouveau régime, à l'effet de protéger et de favoriser quelque peu les siens. Dégoûtés de cette conduite qui leur semblait tyrannique, et sur l'inspiration du moment, ils abandonnèrent le pays, sauf à regretter, plus tard, cette détermination intempestive ; ainsi que plusieurs l'exprimèrent ouvertement dans leurs lettres adressées au Canada.

Le vrai moyen d'établir que les occupants d'une habitation l'ont quittée temporairement ou pour toujours, c'est de s'assurer si, en effet, les lieux ont été vidés, selon les termes du palais.

Evidemment, ainsi que l'a remarqué M. l'abbé Daniel, il y a contradiction sur la matière entre les différents historiens canadiens. Mais il ne se peut agir, encore une fois, de les concilier en leur faisant faire des concessions réciproques ; car la question n'est point une question de sentiment, d'appréciation de quelques faits plus ou moins sérieux. C'est devenu une question de jugement, de preuve indéniable ne laissant plus douter de quel côté se trouve le vrai. Et la vérité, ici, ressort des raisons convaincantes, des faits précis et irréfragables.

Quittons le domaine des suppositions, ne laissons plus libre cours à notre imagination ; ne répétons plus, sans examen, les dires de nos devanciers. C'est

en produisant des faits qui s'imposent que l'on arrivera à faire la lumière sur une question trop longtemps débattue et qu'il faut enfin, dans l'intérêt de notre histoire, résoudre définitivement, répétons-le.

La preuve la plus solide, c'est de faire connaître, si nous le pouvons, les noms des familles demeurées au Canada lors de la cession, et qui n'ont point cessé de faire partie de sa population alors peu nombreuse.

Longuement, patiemment, nous avons consulté nos archives, les registres paroissiaux, les études de notaires ; nous avons fouillé dans les actes authentiques, dans les pièces de famille mises gracieusement à notre disposition ; nous sommes en mesure aujourd'hui, pensons-nous, d'affirmer d'une façon mathématique au public canadien qu'une infime minorité seulement des classes élevées et instruites, à la cession du Canada, s'en est éloignée sans esprit de retour. Nous croyons pouvoir établir aussi que ceux de nos écrivains qui ont parlé de l'exode de la noblesse du Canada, se sont tout simplement trompés, n'ayant jamais pris la peine d'examiner sérieusement la question.

Tout doute doit disparaître en face du nombre considérable de familles dirigeantes qui préférèrent opter pour le Canada, en faire leur patrie et celle de leurs descendants.

Voici les noms principaux que nous avons recueillis, tous minutieusement contrôlés par des pièces authentiques ou par des documents privés d'une grande crédibilité :



## SEIGNEURS

Joybert de Soulanges,  
 Saveuse de Beaujeu,  
 Chartler de Lotbinière,  
 Lambert Dumont,  
 Leber de Senneville,  
 Céloron de Blainville,  
 LeMoyné de Longueuil,  
 Boucher de Boucherville,  
 Boucher de Montbrun,  
 Boucher de Laperrière,  
 Boucher de Montarville,  
 Boucher de Grosbois,  
 Boucher de Lillebonne,  
 Boucher de Montizambert,  
 Boucher de LaBruère,  
 Boucher de Niverville,  
 Gaultier de LaVerandrye,  
 Gaultier de Varennes,  
 Jarret de Verchères,  
 Boucher de Grandpré,  
 Jarret de Beauregard,  
 De Varennes,  
 Pécaudy de Contrecoeur,  
 De St. Ours,  
 Denau de Muy,  
 Hertel de Chambly,  
 Jenisson,  
 Hertel de Beaubassin,  
 Hertel de Rouville,  
 Dandonneau du Sablé,  
 De Hertel,  
 Marganne de LaValtrie,  
 Crevier de LaMeslée,  
 Crevier de Saint-François,  
 Sicard de Carufel,  
 Bruno-Petit,  
 Le Gras de Pierreville,  
 Panet,  
 Denys de St. Simon,

Damours de Clignancour,  
 Damours de Courberon,  
 D'Esmard de Lusignan,  
 Sabrevois de Bleury,  
 Legardeur de Courtemanche,  
 Martel de Brouages,  
 Couillard de l'Espinay,  
 Poulin de Courval,  
 Bellecourt de Lafontaine,  
 Migeon de Lagauchetière,  
 Gastineau Duplessis,  
 Chavigny de Lachevrotière,  
 Joliet d'Anticosti,  
 Joliet de Ste. Claire,  
 Morel de la Durantaye,  
 Fleury d'Eschambault,  
 Levrard,  
 Lepage de St. Barnabé,  
 Lepage de Ste. Claire,  
 Foucault,  
 Chavois de Noyan,  
 Perthuis,  
 De Gannes de Falaise,  
 Cugnet de St. Etienne,  
 De Couagne,  
 De St. Ours,  
 St. Ours Deschailions,  
 De Lacorne de Chapt,  
 De Lacorne St. Luc,  
 Nolant LaMarque,  
 Fleury de LaGorgendière,  
 Gourdeau de Beaulieu,  
 Riverin,  
 Hamelin,  
 Taschereau,  
 D'Audegan,  
 Hazeur de Lorme,  
 Robineau de Bécancour,  
 Damours des Plaines,  
 Brassard Descheneaux,

Denys de LaRonde,  
 Denys de Vitré,  
 D'Ailleboust d'Argenteuil,  
 D'Ailleboust de Cerry,  
 D'Ailleboust de Musseaux,  
 D'Ailleboust de Périgny,  
 D'Ailleboust de Mantet,  
 D'Ailleboust de Cuisy,  
 D'Ailleboust de St. Vilmé,  
 D'Ailleboust de la Magdeleine,  
 Cressé,  
 Chaussegros de Lery,  
 Taschereau de Linière,  
 De Beaumont,  
 Juchereau Duchesnay,  
 D'Irumberry de Salaberry,  
 Godfroi de Tonnancour,  
 Godfroi de Normanville,  
 Godfroi de Vieuxpont,  
 LeMoyné de Martigny,  
 Rouer de Villeraye,  
 Neveu-Sevestre,  
 Tardieu de Lanaudière,  
 De Vienne,  
 Arriot de Vincelot,  
 Aubert de Gaspé,

De Villeray de la Cordonnère,  
 Lessard,  
 Charest,  
 De Norey DuMeuil,  
 Champlain de Cabanac,  
 De Villedonée,  
 Dugué de Boisbrillant,  
 Romain Becquet,  
 Berthelot,  
 Dunière,  
 Noyelle de Fleurimont,  
 Mouet de Moras,  
 Godfroi de Linctot,  
 Le Maître de LaMorille,  
 St. Ange de Bellerive,  
 Piot de Langloiserie,  
 Du Tremblay,  
 De Villiers Douville,  
 Bailly de Messein,  
 Mariacheau d'Eglis,  
 Belair,  
 Bissot de Larivière,  
 Martel de St. Antoine,  
 De Bonne de Misselle,  
 Toupin du Sault.

L'énumération en est longue, n'est-ce pas? Et pourtant il est facile d'y ajouter encore d'une manière sensible.

Outre cette nomenclature nombreuse de seigneurs, il y a encore les nobles, les gentilshommes et autres qui avaient cru ne pas devoir abandonner leurs terres et leur avenir pour se retirer sur le sol français, nommons les suivants :

Picoté de Belestre,  
 D'Estimauville, baron de Beau-  
 mouchelle,  
 Courraud LaCoste,

De Peiras,  
 Vassal de Monviel,  
 Duvergé de St. Blain,  
 Dequindre Douville,

Rastel de Rocheblave,  
 Charron de Lespinasse,  
 Baby de Ranville,  
 De Rigaudville des Bergères,  
 De Bonne de Leadiguières,  
 Verneuil de Lorimier,  
 Dufrost de la Gemmerais,  
 You d'Youville,  
 Duclos de Celles,  
 Levraud de Langis,  
 Cadieu de Courval,  
 D'Adhémar de St. Martin,  
 Marchand de Ligneris,  
 De Villars,  
 De Landrière,  
 Dorval des Groseilliers,  
 De Villedonné,  
 Volant de Chamblain,  
 St. Onge de Bellerive,  
 Legardeur de Montesson,  
 Robert de LaMorandière,  
 Ruette d'Auteuil,  
 Drouet de Richarville,  
 LeFournier du Vivier,  
 Le Gardeur de St. Pierre,  
 St. Luc de Lacorne,  
 Lefèvre de Bellefeuille,  
 Robineau de Vilbon,  
 De Lanoue,  
 Le Nouiller de Boisclerc,  
 Dufy-Charest,  
 Dufy Desauniers,  
 Baby-Chenneville,  
 Desrivières Lamoinodière,  
 Trottier-Beaubien,  
 Ménèclier de Monrochon,  
 Goncaire de Chabert,  
 Desdevans de Glandons,  
 Chorel de St. Romain,  
 St. Ange-Charly,  
 Jucran de Piedmont,  
 Louvigny de Montigny,

De Goutin,  
 Testard de Montigny,  
 Desjourdy de Cabanac,  
 Desjourdis de Villebon,  
 D'Houtelas,  
 De Niort,  
 Aubin de l'Isle,  
 De la Saussaye,  
 Joncaire de Chauzonne,  
 Desbarras,  
 Hubert de la Croix,  
 Gamelin Maugras,  
 Fromenteau de Boucherie,  
 Desauniers-Beaubien,  
 De Landrière,  
 De Langlade,  
 L'Ecuyer,  
 Bonneville de Bellefeur,  
 Lériger de la Plante,  
 Douaire de Bondy,  
 Poulin de Francheville,  
 Chatelain de Rigny,  
 Portier la Groizandière,  
 Portier Vincennes,  
 Bécancour de Portneuf,  
 Leroux d'Esneval,  
 Moral de St. Quentin,  
 Cauchon de LaVerdière,  
 De Lafrenaye,  
 De Billy,  
 Delisle de la Cailleterie,  
 Mesière de l'Epervanche,  
 De St. André,  
 Du Buisson de Tonty,  
 De Catalogne,  
 De LaPotherie,  
 De Montreuil,  
 Lachapelle de Bercy,  
 De Berthe de Chailly,  
 De Lamarre,  
 Miville-Déchêne,  
 Poulin de Courval,

Le Comte-Dupré,  
St. Georges Dupré,  
Peuvret de Menu,

Forestier du Longpré.  
De Peiras, vassal de Monviel,  
Gaillard de St. Sauveur, etc., etc.

NEGOCIANTS A MONTREAL :

Guy,  
Blondeau,  
Le Pellé De LaHaye,  
Lequindre Douville,  
Perthuis,  
Nivard St. Dizier,  
Les frères Hervieux,  
Gaucher-Gamelin,  
Giasson,  
Moquin,  
St. Sauveur,  
Potbier,  
Lemoine de Monnière,  
De Martigny,  
De Couagne,  
Desauniers,  
Mailhot,  
St. Ange-Charly,  
Dumas,  
Magnan,  
Mittivier,  
L'Amy,  
Bruyères,  
Chaboillez, Pierre,  
Fortier,  
Lefèbvre du Chouquet,  
Courtheau,  
Vallée,  
Gazeau,  
Charly,  
Carignan,  
Auger,  
Porlier, frère,  
Porumereau  
Larocque,  
Dumeniou.  
Roy-Portelance,  
De Vienne,

De Monforton,  
Sanguinet,  
Campeau,  
Laframboise,  
Vauquier,  
Guillemain,  
Curol,  
Dufau,  
Campion,  
Lafontaine,  
Truillier-Lacombe,  
Périneault,  
Orillac,  
Léveillé,  
Bourassa,  
Pillet,  
Hurtubise,  
Leduc,  
Monbrun,  
Landrieu,  
Mezière,  
Hubert,  
Tabeau,  
Sombrun,  
Marchesseau,  
Avrard,  
Lasselle,  
Dumas St. Martin,  
Beaubien-Desrivières,  
Réaume,  
Nolin,  
Chaboillez,  
Cotté,  
St. Germain,  
Du Calvet,  
L'Eschelle,  
Bourassa,  
Beaumont.

## NEGOCIANTS A QUEBEC :

Cureux de St. Germain,	Dunière,
Papin-Baronnet,	Basin,
Comte,	Cherrier,
Des Roches,	Voyer,
Boisseau,	Larcher,
Philibert,	Bernard,
Taché,	Foretier,
Pascaud,	Séguin,
Dunière,	Sombrun,
Bazançon,	Perrault,
Frémont,	Morin,
La Force,	Guichaud,
Levesque,	Charlery,
De Fleurimont,	Trottier Desauniers-Beaubien,
Perrault,	Riverin,
Brissol,	Dumont,
LeMoine des Pins,	Hiché,
Marcoux,	Le Maître de LaMorille,
Bourassa,	Marchand.
Charest,	

## NEGOCIANTS A TROIS-RIVIERES :

Pélissier,	Dufau,
Perrault,	Perroy,
Jacquin,	Beaucin.

## LES JURISCONSULTES

Sous le régime français, la profession d'avocat était inconnue : les huissiers, hommes instruits, remplissaient les fonctions d'avoués et de représentants des parties en cause devant les tribunaux. Ce qui n'empêche pas, cependant, qu'il y eut des jurisconsultes savants auprès desquels les plaideurs se rendaient pour se procurer les lumières légales dont ils avaient besoin.

Un très grand nombre restèrent au pays. Nommés, entre autres, les

Taschereau,  
Gaillard,  
Belcourt de Lafontaine,  
Juchereau,  
Mézière,  
Sallant,  
Girouard,  
Moreau,  
LePailleur,  
Hodienne,  
De Coste, père et fils,  
Louet,

Bonneau,  
Poilier-Benac,  
Hubert,  
Descheneaux,  
Lamoille-Lemaitre,  
Sanguinet,  
Badeaux,  
Pinguet,  
Berthelot,  
Foucher,  
Etc., etc.

Trois d'entre eux, au moins, avaient appartenu au Conseil Supérieur.

Mais, celui qu'il convient de mettre en tête de ces hommes de lois, c'est Cugnet, ce patriote sincère dans le vrai sens du mot, ce jurisconsulte éclairé auquel nous devons une si grande reconnaissance pour la conservation au Canada des lois françaises. Sans les efforts inouis de ce grand citoyen, de ce savant, auprès du gouvernement anglais, elles étaient irrémédiablement perdues.

Rien, absolument rien, ne pouvait l'empêcher de travailler au noble but qu'il s'était proposé : études profondes, observations judicieuses et bien fondées, représentations respectueuses mais fermes en même temps, supplications même, c'étaient ses armes. En un mot, il employa tout ce qu'un esprit sérieux peut inventer pour parvenir au succès auquel il arriva enfin, après un travail incessant et opiniâtre de quatorze années, par l'obtention de l'Acte Impérial de 1774.

Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il fut seul à la tâche. Oh ! non. Cugnet était trop éclairé pour se renfermer dans un tel exclusivisme ; mais nous n'hésitons pas un seul instant à affirmer que la plus grande, la plus glorieuse part lui revient, incontestablement. Il est pénible, cependant, de l'avouer : ce nom, comme celui de beaucoup d'autres éminents Canadiens, est presque inconnu maintenant, et plus au barreau que partout ailleurs, semble-t-il.

Il nous a laissé sur nos lois divers traités de très grand mérite, fruits de ses longs et pénibles travaux faits en vue de la conservation au Canada de ces mêmes lois.

#### LES MEDECINS

N'allez pas croire qu'ils nous aient quitté avec les soldats de l'armée. Leur avenir était rivé en quelque sorte au Canada. Tout au plus s'en est-il détaché une demi douzaine.

Qui n'a pas entendu prononcer les noms des chirurgiens :

Benoit,  
Badelard,  
Jobert,  
Soupraux,  
Gervais Beaudoin,  
Destrampes,

Birault,  
Fonblanche,  
Hubert de La Croix,  
Lajus,  
L'Erigault,  
De Bonne, etc., etc.

Quant aux notaires, à l'exception de Danré de Blanzay et de quelques autres peut-être, la grande majorité demeura au pays ; c'est un fait indéniable.

N'est-ce pas assez d'hommes haut placés, éclairés, instruits, et surtout dévoués, pour conseiller et guider leurs compatriotes, au lendemain de nos désastres ?

Cent trente seigneurs, cent gentilshommes et bourgeois, cent vingt-cinq négociants marquants, vingt-cinq jurisconsultes et hommes de loi, dont plusieurs avaient appartenu même au Conseil Supérieur, ainsi que nous l'avons dit plus haut, vingt-cinq à trente médecins-chirurgiens, des notaires, presque en nombre égal, n'est-ce pas plus que suffisant pour faire face aux besoins politiques, intellectuels et autres de la population que renfermaient alors les trois villes de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières ? Car, rappelons-le-nous bien : il ne saurait être question des campagnes, au sein desquelles, d'après Garneau, l'émigration n'avait causé aucune perturbation.

Selon l'historien Smith, la population de ces trois villes étaient de 6,700 âmes, 4,000 et 1,500, respectivement.

Ces quatre cents familles, à peu près, étaient suffisantes assurément à soutenir ce petit peuple, à le prémunir, à le protéger, contre cette espèce d'atrophie entrevue par nos premiers historiens ! Oui, évidemment, leur influence pour le bien-être de la population canadienne, dans toutes les couches sociales, ne saurait être mise en doute et fait plus que contre-balancer les départs sans importance que nous avons indiqués. Dès les premiers moments, cette influence se fit sentir, et elle a toujours continué d'être notre égide.

En réponse à l'affirmation de Bibaud : "que le changement alors opéré pour le pis, sous le rapport des arts et des sciences, se fit sentir longtemps," comme si tout le peuple était forcément resté à cause de cela dans un état d'infériorité. de marasme, se



traduisant par une réelle misère, nous dirons qu'en parcourant les livres de comptes des négociants de ce temps, nous avons rencontré des tailleurs, des horlogers, des perruquiers, des arquebusiers, des corroyeurs, des menuisiers, des charpentiers, des maçons, des forgerons, des chapeliers, des tonneliers. Et le nombre en est si grand, qu'il prouve surabondamment que, par leur intelligent travail, ils avaient réussi comme autrefois à gagner leur vie et celle de leurs familles dans le pays.

Loin de nous la prétention de dire que personne n'ait émigré en France : nous l'avons reconnu déjà plus haut. Nous connaissons trop bien et sommes trop fiers des beaux noms qui ont jeté sur la race canadienne un si vif éclat dans la vieille France, tels que les de Repentigny, les de Léry, les Bedout, les Juchereau de St-Denis, les de L'Echelle, les Grasset de Saint-Sauveur, les Perthuis, etc. Mais y en eût-il eu davantage, cela n'aurait pu amener la situation que Bibaud nous met sous les yeux : c'est-à-dire l'immense vide moral, intellectuel et social qu'il indique.

Rappelons-nous d'ailleurs que le petit nombre de ceux qui émigrèrent étaient presque tous des jeunes gens dont le but, en quittant leurs familles, était d'aller s'établir là, où le sentiment les attirant, ils pensaient améliorer leur sort. Ils choisissaient la France pour leur patrie, tandis qu'au même moment d'autres Canadiens, en France depuis quelque temps, revenaient ici, optant pour le sol natal. Cependant, les souches des premiers, profondément attachées aux lieux où avaient vécu leurs ancêtres, y demeurèrent ;

et nous en retrouvons aujourd'hui encore maints rejets distingués dans la société canadienne.

Il faut aussi que l'esprit impartial se pénètre bien de ceci : que parmi ces émigrés, il y avait certains officiers réformés, d'anciens fonctionnaires civils et militaires, de vieilles dames, tous jouissant de pensions de l'Etat français. Ils ne formaient, au total, qu'un chiffre bien insignifiant.

Il ne faut pas oublier non plus les quelques Canadiens qui se dirigèrent vers la Louisiane ; mais, dès l'instant de la cession de cette province à l'Espagne par la France, ces émigrants s'empressèrent de nous revenir presque tous,

Mais poursuivons notre série de preuves.

Quinze ans après l'éloignement du drapeau français de nos rives, nous sommes témoins d'un spectacle émouvant qui semble avoir échappé, par certains côtés du moins, aux historiens cités plus haut.

Les Américains, les *Bastonnais* des anciens jours, s'étant subitement rués sur le Canada, nous voyons les messieurs suivants, mus par un patriotisme admirable, se jeter courageusement dans le Fort St-Jean pour y défendre, contre l'envahisseur, le drapeau britannique, sous la protection duquel vivait leur pays.

Ouvrons les annales du temps : à chaque page, nous retrouverons ces mêmes hommes déjà nommés. Nous y voyons les membres les plus distingués de notre ancienne noblesse et de notre haut négoce :

De Longueuil,  
De Lotbinière,  
De Rouville,  
De Boucherville,

De Lacorne,  
De LaBruère,  
De St. Ours,  
De Montigny,

D'Eschambault,  
De LaMadeleine,  
De Montesson,  
De Rigaudville,  
De Salaberry,  
De Tonnancour,  
De Florimont,  
Duchesnay,  
Perthuis,

Hervieux,  
Gaucher-Gamelin,  
Glasson,  
Campion,  
Beaubien,  
De Musseau,  
Lamarque,  
Foucher,  
Moquin, etc.

Et combien d'autres ne pourrions-nous point ajouter ! Par leur éloignement des lieux, ou employés ailleurs à rencontrer l'ennemi, ou encore à préparer la défense dans d'autres parties du Canada, ils ne purent se joindre à la valeureuse phalange d'où n'étaient exclus ni l'âge, ni la position sociale ; au contraire.

Faisant la part des morts et des absents, peu manquent à l'appel parmi ceux avec qui nous avons fait connaissance tout à l'heure.

En 1812, trente-sept ans après, encore une fois, nous sommes en présence de notre ennemi séculaire ; et en jetant rapidement l'oeil sur les cadres de la milice de la Province de Québec enrôlée pour la défense, nous nous assurons de ceux qui la commandent et la dirigent. Or, qui sont-ils ceux qui, par leur prudence, leurs connaissances, leur courage, sont appelés à conduire nos bataillons sur le champ d'honneur ? Voici quelques noms :

Vassal de Moaviel,  
Tariou de Lanaudière, l'ainé,  
Frémont,  
Juchereau Duchesnay,  
Boucher de Boucherville,  
D'Estimauville, père,

Foucher,  
Mailhot,  
St. Martin,  
Poulin de Courval,  
Godfroi de Normanville,  
Godfroi de Tonnancour,

Boucher de Montizambert,  
 Chaussegros de Lery,  
 Godfroi de Tonnancour,  
 LeCompte-Dupré,  
 Perrault,  
 Panet,  
 Chaussegros de Lery, fils,  
 De Salaberry,  
 Taschereau,  
 Duchesnay,  
 De Lanaudière,  
 De Montizambert, fils,  
 De Lanaudière, cadet,  
 Baby, fils,  
 De Bonne,  
 Chev. Duchesnay,  
 Hervieux,  
 Nivard St. Dizier,  
 Guy,  
 Beaubien,  
 Deltale de la Cailletterie,  
 Chartier de Lotbinière,  
 Denys de LaRonde,  
 Pembrun,  
 Hubert Lacroix,  
 Saveuse de Beaujeu,  
 Tarieu de Lanaudière,  
 Verneuil de Lorimier,  
 De St. Ours,  
 Harvieux, fils,  
 Boucher de Labrière,  
 De Lery,  
 De Boucherville, père,  
 Boucher de Montarville,  
 Boucher de Lapérière,  
 Pécaudy de Contrecoeur,  
 Boucher de Grosbois,  
 St. Ours d'Eschailions,  
 Hazeur de Lorme,  
 Mailhot,  
 Noyelle de Fleurimont,  
 Guy, fils.

De Tonnancour,  
 Bazin,  
 L'Ecuyer,  
 Adhémar,  
 Dandonneau du Sablé,  
 Jollet d'Anticosti,  
 Rastel de Rocheblave,  
 Pothier,  
 Fleury d'Eschambault,  
 de Lachevrotière,  
 Couillard de Beaumont,  
 Couillard de l'Épinay,  
 Riverin, l'Ainé,  
 Aubert de Gaspé,  
 Riverin, cadet,  
 De Salaberry, fils,  
 Desaulniers-Beaubien,  
 De la Bruère-Piedmont,  
 Louvigny de Montigny,  
 Marcoux,  
 Sabrevois de Bleury,  
 St. Georges-Dupré,  
 Duchouquet,  
 De Hertel,  
 Jobert,  
 Robert de LaMorandière,  
 Des Rivières Beaubien,  
 Lefebvre de Bellefeuille,  
 Testard de Montigny,  
 Tasché,  
 Cartier,  
 Trottier de Beaubien,  
 Bouthillier,  
 Boucher de Niverville,  
 De Couagne,  
 Pinguet,  
 Levesque,  
 De Lagorgandière,  
 Lambert-Dumont,  
 Dunière,  
 Fromenteau de la Boucherie,  
 Curot,

Gaucher-Gamelin,  
Hertel de Rouville,  
Duclos de Celles,

Foucher,  
Le Moine de Martigny.

Ici, encore, nous croyons entendre et voir les noms des seigneurs, gentilshommes, négociants et bourgeois que nous avons donnés comme n'ayant pas émigré : ce sont leurs fils, leurs descendants. S'il en manque quelques-uns, c'est que la mort, l'implacable mort, les avait moissonnés, et que ces familles ont ainsi disparu de parmi nous pour ne plus jamais figurer nulle part. Leur nom, faut-il le dire, est éteint.

Ces citoyens n'étaient point des politiciens ; ils avaient appris à obéir au roi et non point à lui dicter des lois.

Fallait-il défendre le pays ? Hommes d'épée et braves, ils étaient toujours au premier rang, prêts à verser leur sang pour la défense de leur patrie ; bon sang ne peut mentir.

Après ces nombreux faits, auxquels on peut en ajouter beaucoup d'autres, le lecteur n'aura pas grand'peine à partager notre manière de voir sur la question proposée, et il la résoudra comme nous.

Non, les seigneurs, la noblesse du pays, les hommes lettrés et le haut commerce n'ont jamais quitté le Canada à l'époque de la cession ; et de plus, eu égard au temps et aux événements, leurs descendants vivent encore au milieu de nous en grand nombre, ainsi qu'il est facile de le constater en jetant un coup d'oeil sur le pays tout entier.

D'ailleurs, quels motifs auraient pu pousser la noblesse et les classes cultivées à émigrer en France ?

En premier lieu devait venir, nul doute, le sentiment national. Mais, que n'avait donc pas fait le gouvernement français pour l'éteindre ! Les Canadiens avaient mis tout en jeu pour conserver le Canada à la France ; aucun sacrifice ne leur avait coûté en vue de cette noble fin. Rien, absolument rien ne les avait arrêtés. Leur sang le plus pur avait été répandu sur les champs de bataille ; ils avaient volontairement tout abandonné pour venir en aide au trésor épuisé de la mère-patrie ; ils ne s'étaient rien réservé, et le jour néfaste qu'ils craignaient tant, mais prévu par la Cour, arriva dans toute sa laideur : et la France répudia sa dette.

Rameau, cet écrivain distingué qui nous a si bien connu et si bien compris, n'a pu s'empêcher de dire : " Ce n'est donc ni par défaut de vitalité, ni par incapacité ou insuffisance quelconque de la part des colons, que le pays a été perdu. Il n'a cédé qu'à la force infiniment supérieure ; ce n'est pas la colonie qui a succombé, c'est seulement la domination de la France ; et la preuve, c'est que la colonie française lui a survécu."

Les Canadiens, confiants dans l'honneur du Roi, avaient accepté son papier comme bon argent, et rien au monde, n'aurait pu leur faire concevoir qu'à un jour donné ce même papier serait déshonoré.

Il est facile de se figurer le sentiment d'indignation, de colère même, qui s'éleva de tous les côtés, à cette déplorable nouvelle. Tel que nous l'avons déjà dit, c'était la ruine à toutes les portes, et surtout pour les hautes classes, le grand commerce.

L'intérêt, ce grand mobile, les forçait, pour le bien de leurs enfants, à repasser au Canada, et y retenait pour toujours ceux qui y avaient pris une position d'expectative, espérant là où il n'y avait plus d'espoir à avoir !

C'est encore l'intérêt qui a retenu ici les seigneurs du pays. Que seraient-ils allés faire, en effet, en France, pauvres, sans influence, inconnus dans bien des cas ? Nous croyons devoir choisir et donner ici, entre un grand nombre d'autres, quelques lettres qui expliquent parfaitement dans quel triste état se trouvait alors la société en France.

M. Havy, riche négociant de LaRochelle, écrivait, à la date du 12 février 1759, à MM. Baby, de Montréal :

“ Vous ne pouvez vous imaginer en quel désordre toutes choses sont par défaut de bonne police, et par les changements continuels qu'il y a eus dans le ministère de la marine—l'argent, ce grand mobile et ce nerf essentiel de la guerre, de toutes choses, manque . . . .

. . . . il ne paraît pas jusqu'à présent, que la Cour se prépare à envoyer les secours qui seraient nécessaires à la colonie. Ha ! que nous craignons que la Nouvelle-France ne tombe cette année au pouvoir de nos fiers ennemis ! Tout est pour eux. Les affaires générales sont dans une crise bien terrible. Nous sommes dans un siècle de fer, dans lequel il se passe des choses inouïes. Enfin, Dieu veuille par sa bonté infinie nous donner de meilleurs jours et nous préserver, ainsi que tout le pauvre Canada, et *singulièrement son brave et digne peuple.* ”

D'un autre grand négociant, M. Jauge, mais de Bordeaux, de la même date, et aux mêmes :

“ On parle d'armement dans nos postes, mais il ne paraît pas qu'il y ait encore rien de prêt, ny que l'on puisse vous faire passer les secours dont vous auriez besoin. . . . Nous comptons beaucoup sur la valeur de nos braves Canadiens, mais nous craignons qu'ils ne soient accablés par le nombre des ennemis, et il ne paroît guère possible de vous envoyer de puissant secours, s'il y en a, ce que nous ignorons encore.”

On voit, tout de suite, dans quel état se trouvait cette pauvre France, la veille du jour où elle nous perdit. Pouvait-il être meilleur le lendemain ? Non.

Voici de la même source, en octobre de l'année mil-sept cent soixante : “ Je vous dirai seulement que la misère est générale icy ; qu'il ne se fait plus de commerce ; le papier du Canada entièrement discrédité ; ainsi jugez combien ceux qui n'ont que cet argent se trouvent misérables ! ”

Monsieur Perrault écrit de LaRoche à son frère aîné, à Québec, en date du 11 octobre 1760 :

“ . . . Je vais leur remettre (à MM. de Boucherville) les 3 Ordonnances que vous m'avez remises pour eux, mais crains bien qu'ils n'en puissent rien retirer, puisque leurs appointements ne leur ont point encore été payés, depuis un an. Vous voyez par là combien ils sont à plaindre, ainsi que tous les autres officiers qui viennent d'arriver, et qui n'ont que du papier de cette espèce.”

Pauvre perspective, n'est-ce pas, pour les Cana-



diens, à quelques classes qu'ils pouvaient appartenir ? C'était l'indigence que leur offrait en quelque sorte cette France tant aimée d'eux. Coûte que coûte, il fallait s'incliner devant des circonstances insurmontables, revenir au Canada, ou y rester si déjà on s'y trouvait. Il valait mille fois mieux mener ici une vie frugale et économique, que d'aller se livrer à la mendicité en France. Ici, du moins, on était connu, considéré, entouré d'un certain prestige même ! Quant aux marchands, ils ne tardèrent point, certains moments difficiles passés, de se remettre en voie de prospérité, grâce à l'habile politique du gouvernement anglais. "Vous avez sans doute reçu, dit une lettre en date du 4 février 1761, des lettres du Canada. J'en aye de divers amis qui tous me marquent se louer beaucoup du gouverneur anglais ; rien ne leur a manqué pendant l'hiver et même en assez bon compte. Ils auront abondance de tout cette année."

Le fait est que les Canadiens étaient mieux traités qu'ils ne l'avaient jamais été.

Quelle fut donc l'origine de l'erreur historique que nous essayons de réfuter en ces pages ? Où Bibaud, qui le premier la consigna dans un livre, la prit-il, lui si juste, si honnête, toujours si judicieux dans ses assertions au sujet de notre histoire ? Il ne pouvait, en effet, l'avoir inventée : quel intérêt eût-il eu à cela ?

Est-ce à la tradition qu'il s'est adressé ? Mais la tradition était exactement le contraire de cette erreur ?

Est-ce dans des écrits particuliers, dans des actes publics peut-être ? Mais ici encore, tout contredisait ce mensonge.

De qui la tenait-il donc ?

Nous répondrons, sans hésiter, qu'il l'avait trouvé dans les pièces du baron Masere, cet ennemi acharné de tout ce qui était Canadien et catholique ; qui ne voyait jamais, chez ceux-ci que des adversaires innés, selon lui, de la Grande-Bretagne.

C'est ce même homme qui faisait dire au général Guy Carleton, gouverneur du Canada en remplacement du général Murray, dans une dépêche au Secrétaire des colonies : " Je lui donne un congé de douze mois (il était avocat-général ici). Il désire retourner à Londres afin d'y trouver de l'avancement ; il a une grande antipathie pour les Canadiens. J'avais espéré que le temps, l'expérience auraient fait disparaître ses préjugés, car il aurait été utile. Mes espérances ont été déçues . . . . "

Nous allons démontrer clairement que c'est bien sur ce dénigreur de tout ce qui était Canadien, que notre historien Bibard s'est fort malheureusement appuyé pour nous dire l'état d'infériorité morale et intellectuelle dans lequel nous avait prétendument plongés le départ des Français. Cette pensée ne pouvait surgir, évidemment, que dans un esprit étroit et haineux comme celui du baron. Son but était de traiter les Canadiens en conquérant. Il ne prétendait les laisser jouir d'aucun des privilèges, d'aucune des immunités que l'Angleterre accorde à ses sujets.

Ces sentiments funestes étaient partagés par un assez grand nombre de personnes en Angleterre ; mais nous devons à la vérité de dire que, fort heureusement, les grands hommes d'Etat anglais refu-

sèrent sagement de s'engager dans cette voie de dénigrement.

Les nombreux écrits du baron Masere touchant le Canada portent les mêmes signes caractéristiques, sont marqués tous au même coin.

Mais c'est surtout en un mémoire où il examine et commente longuement une supplique présentée à S. M. Georges III, en 1773, par plus de soixante citoyens éminents et respectables, nobles et autres, de Montréal, afin d'obtenir le rétablissement des lois françaises, que le baron donne libre cours à son amertume.

A chaque ligne, il laisse percer sa crainte de voir les classes supérieures exercer quelque influence sur les autorités impériales. Il s'efforce de démontrer, au peuple et aux gouvernants d'Angleterre, combien ces classes élevées avaient peu de valeur, combien elles étaient indignes des libertés dont tout citoyen anglais, sous n'importe quelle latitude, est si jaloux.

A cette tâche détestable, il consacra tout le temps qu'il passa au Canada, et ne cessa même de la poursuivre avec ardeur longtemps après son retour à la métropole. Un moment, les législateurs anglais semblèrent admettre sa manière de voir : de meilleurs avis prévalurent heureusement dans les Conseils du Royaume.

Il en voulait principalement aux nobles, aux seigneurs : il paraît redouter grandement leur influence en Angleterre. Il cherche, il invente toutes sortes de moyens pour les abaisser. Il veut prouver que ce sont des hommes de rien, n'ayant aucune similitude avec ceux de même rang en Angleterre, ne méritant

de ces derniers aucune considération, aucun égard. D'ailleurs, faute énorme et irréparable à ses yeux, ils sont favorables aux prêtres catholiques ! Or, ces prêtres dominaient et tenaient les paysans dans la plus profonde ignorance : n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour les mettre au ban de l'opinion ?

Cependant l'évidence même démentait à ce point ce qu'il avançait ainsi, qu'il est forcé de leur concéder le grand mouvement qui se fit — et dont il se plaint — pour le rétablissement des lois françaises.

Il essaie, il est vrai, d'en diminuer l'importance : son aveu n'en subsiste pas moins.

A la page 141, vol. I, nous lisons :

“It is not the great body of His Majesty's new Canadian subjects that are dissatisfied with the English laws and government, but only a small number of persons (consisting partly of the noblesse or gentry of the country, and partly of the discarded officers of the French Government, both in the civil and military line), whose views and interests are totally distinct from and, in some degree, even contrary to those of the body of the people that have excited the complaints, etc. However, it must be confessed that there are among the names that are subscribed to the petition some persons who are not of this narrow class, such as those of M. LeMoine, M. St. George-Dupré and M. L. Porlier, who, I believe, respectable merchants and whose opinions and inclinations deserved regard. Such are likewise those of Mr. Mézière, Mr. Peter Panet, the father, Mr. Sanguinet, all who are notaries, attornies and

advocates at Montreal." Mais tous les autres signataires sont des coupeurs des bois, "a sort of low traders or pedlars," que le gouvernement français avait été forcé de mettre hors la loi !

Le gouvernement, d'après lui, ne pouvait confier des emplois publics à d'autres qu'à des Anglais de naissance, car "as to the Canadian themselves, as contra-distinguished from the natives of Old France, it is in vain to seek for such persons amongst them, because their education are not such as to qualify them for these employments."

Et les Canadiens instruits, sortis du Séminaire et du Collège des Jésuites de Québec, qu'étaient-ils donc devenus ?

Continuant dans le même esprit :

"As many people have mentioned, the noblesse of Canada on occasion of the late Quebec Act, and have seemed to think that they were a very numerous and powerful part of the people of that Province, and consequently, that their sentiments ought chiefly to be considered in settling the government of it, I shall here take the liberty to give a short account of them, in order to show that this opinion of their importance is by no means well grounded."

Après un long réquisitoire contre la noblesse canadienne et les gentilshommes, il conclut en ces termes :

"In general (as I have been informed), the nobles of all kinds were rather feared than loved by the common people of Canada in the time of the French Government, in consequence of the haughty manner in which they treated them, against which it was

impossible at that time for the latter to get any redress. The noble persons now have no titles of honour, as duke, or count, or marquis, or the like."

On le sait parfaitement bien, mais n'empêche que c'était bien là la noblesse du pays, aimée, respectée de leurs censitaires, ainsi que le dit M. de Gaspé dans ses mémoires.

En effet, quel plus touchant témoignage de confiance peut-on voir que celui qui fut accordé à la noblesse, aux classes cultivées et instruites, que celui qui fut donné par toute la Province de Québec dans la première élection qui suivit l'octroi de la Constitution de 1791 ? Le peuple se fait représenter en parlement par les citoyens les plus intègres, les plus éclairés, les plus dévoués à la chose publique ; ceux en qui, d'après son jugement, il croit, à bon droit, pouvoir placer une confiance implicite, à raison des grands services qu'ils lui ont rendus dans les beaux comme dans les mauvais jours. Voici les noms des élus :

Panet, Marcoux, Dunière, Taschereau, de Salaberry, Juchereau Duchesnay, Godfroi de Tonnancour, (l'ainé), Hertel de Rouville, Rastel de Rocheblave, Mailhot, Le Gras de Pierreville, St. Georges-Dupré, de Lorimier, Chartier de Lotbinière, de Bonne, La Croix, Margane de LaValtrie, St. Martin, Panet (Ant.), de Salaberry, Boisseau, etc. Tandis que, au Conseil Législatif, siégeaient Chaussegros de Lery, Picoté de Belestre, Roch de St. Ours, François Baby, Le Moyne de Longueuil, de Lanaudière, Boucher de Boucherville, etc.

Trente années et plus de dénigrement et de fausses représentations, de calomnies même et d'injures, n'avaient pu diminuer le prestige de ces classes élevées et importantes qui avaient toujours si bien servi le peuple dans toutes les circonstances périlleuses de son existence. Ce même peuple leur en donnait aujourd'hui un témoignage de reconnaissance non équivoque.

Ces erreurs du baron furent reprises, amplifiées et propagées par d'autres. Le Procureur-général de la Grande-Bretagne, Marriott, dans son *Rapport à Sa Majesté sur un Code de lois pour Québec*, adopta beaucoup de ses vues. Mais il ajoute que, d'après le général Carleton, les membres de la noblesse alors domiciliés au Canada et ayant servi dans les armées du roi de France, étaient au nombre de soixante-seize; ceux qui n'avaient point porté les armes se montaient au chiffre de quarante-quatre, soit un total de cent-vingt nobles.

Ce qui, on l'admettra bien, est certainement plus que *quelques nobles*, ainsi que le rapportent Bibaud et d'autres. C'est un nombre qui compte et ne pouvait être méconnu, ni considéré comme quantité négligeable.

Est-il possible d'accorder la moindre créance à un homme assez sectaire, assez aveugle pour écrire que "les Canadiens étaient peïnés de voir la religion catholique reconnue au Canada?" Peut-on compter sur la rectitude de ses observations, sur la sagesse de ses jugements? — Avoir recours à un tel moyen, avancer une pareille fausseté pour se faire entendre, indique clairement que la vérité n'est plus qu'un vain mot chez cet écrivain.

Et c'était là, c'était chez Masere, que Bibaud et d'autres allaient chercher leur inspiration, leurs documents historiques !

Nous avons dit que certains jurisconsultes partagèrent — du moins en partie — les idées du fâcheux baron.

Dans une brochure publiée à Londres en 1788 : "*A Review of the government and grievances of the Province of Quebec since the conquest of it by the British Arms,*" à la page 22, on lit : "The progress of misfortune is nevertheless, always sufficiently rapid, and we generally know the nature and extent of our calamity before we are adequately prepared to meet it. From the surrender of the country until the establishment of civil government, a number of French judges, *Conseillers du Conseil Supérieur, Avocats* — il n'y en avait point — or lawyers,—from choice, necessity, or effectation — still remained in the Country, and cherished hopes that their professional talents might be wanted." Voilà qui est clair et se comprend facilement, et corrobore pleinement nos dires sur ce point ; mais, s'inspirant de Masere, l'auteur ajoute : "The only system of laws which they or the Canadian people knew the practice being now abrogated — par l'Ordonnance du mois de septembre 1764 ! — the greater part of them soon after left for France," ce qui n'est pas du tout le cas, nous l'avons démontré. Dans une autre brochure publiée à Londres, en 1789, et attribuée au Procureur-général d'alors, toujours animé de l'esprit du malencontreux baron, à la page 73, on lit : "Those who have taken the lead in the



pretended opposition to the reforms prayed for — l'abrogation pleine et entière des lois françaises et l'octroi d'une Chambre composée de protestants uniquement — are principally of that class of the people *who call themselves gentry* ; but we flatter ourselves, that their representations will not have much influence with the British legislature. *But the Seigneurs and Noblesse by virtue of their fiefs, and the officers and nobles by patent who have served in the French troops, are the one too inconsequential and the other too miserable, in point of property, to merit any distinction by trials, or, in the nature of the punishment. To compare them to British Peers would be to form, an argument of ridicule and not of reason.*" — *Marriott's Report.*

Il y en avait donc de la *Noblesse et des Seigneurs* alors, et ce, en assez grand nombre pour faire une opposition sérieuse à ceux qui voulaient un changement radical dans nos lois ? Ils étaient pauvres, c'est vrai : mais ils comptaient évidemment assez dans le pays pour inspirer de la crainte à une certaine clique qui, dans le même esprit que Masere, et partageant les mêmes idées étroites et mesquines, croyait devoir en diminuer le prestige en Angleterre pour arriver à son but, en les représentant comme *pauvres et d'aucune conséquence dans le pays.*

Afin de mieux déguiser son jeu odieux, il invoque l'abbé Raynal qu'il avait lui-même inspiré — ayant déjà écrit tout cela bien avant lui sur l'état et l'émigration de la noblesse : — " That this removal of the greater part of the French noblesse in Canada to old

France upon the conquest of it, is an advantage to that country in its present state of a province of the crown of Great Britain, is not only the opinion (surtout la sienne) of most Englishmen who are acquainted with that Province, but also of a very ingenious and learned writer."

Alors, il cita " l'Histoire philosophique et politique des colonies européennes dans les deux Indes " de cet abbé pas trop véridique que nous connaissons tous : " L'acquisition d'un territoire immense n'est pas toutefois le plus grand fruit que la Grande-Bretagne doit retirer de la prospérité de ses armes. La population considérable qu'elle y a trouvée est un avantage bien plus important. A la vérité, *quelques-uns* de ces nombreux habitants ont fui une domination nouvelle qui n'admettait entre les hommes d'autre différence que celle des qualités personnelles de l'éducation, de l'aisance, de la faculté d'être utile à la société. Mais l'émigration de ces *êtres méprisables* dont l'importance n'avait pour base que des coutumes barbares, a-t-elle dû être regardée comme une calamité? La colonie n'avait-elle pas beaucoup gagné à être débarrassée de tous ces nobles oisifs, qui la surchargeait depuis si longtemps, de ces nobles orgueilleux qui entretenaient le mépris de tous les travaux? "

Malgré tout, cet écrivain n'ose pas aller jusqu'à dire que presque toute la noblesse avait émigré, car il se serait fait contredire en France et au Canada ; il se contente d'écrire " *quelques-uns,*" et c'en est assez pour lui permettre d'injurier le plus grossièrement possible le corps tout entier.

Mais nous avons réservé pour la fin une pièce qui fait bonne justice des raisons du baron Masere et de ses pareils ; qui met à néant les faits erronés qu'ils ont avancés ; qui frappe d'absurdité leurs prétentions, et qui soutient incontestablement, au contraire, la position que nous avons prise. Cette lettre était inconnue à Bibaud, bien sûr, car autrement il ne serait pas tombé dans la grave erreur que nous lui reprochons, à bon droit.

Le général Murray, qui succéda à Amherst et demeura au Canada plusieurs années, dans une lettre adressée aux *Lords of Trade and Plantations*, demeurée longtemps inconnue, mais enfin publiée dans le "British American Register," du 19 février 1803, dit, entre autres choses remarquables, et d'une vérité à ne laisser aucun doute : . . . . "On the other hand, the Canadians, accustomed to an arbitrary and a sort of military government, are a frugal, industrious and moral race of men who, from the just and mild treatment they met with from His Majesty's military officers that ruled the country for four years past, until the establishment of the Civil Government had greatly got the better of the natural antipathy they had of their conquerors. They consist of the NOBLESSE, WHO ARE NUMEROUS, and who pique themselves much upon the antiquity of their families, their own military glory and that of their ancestors, These noblesse are seigneurs of the whole country, and though not rich, are in a situation in that plentiful part of the world, where money is scarce and luxury still unknown, to support their dignity. The

inhabitants, their tenanciers, who pay only an annual quit rent of about a dollar for one hundred acres, are at their ease and comfortable. They have been accustomed to respect and obey their Noblesse ; their tenures being military, in the feudal manner, they have shared with them the dangers of the field and natural affection has been increased in proportion to the calamities which have been common to both from the conquest of the country. As they have been taught to respect their seigneurs, and not yet intoxicated with the abuse of Liberty, they are shocked at the insults which their noblesse and the King's officers have received,—à la Masere,—from the English traders and lawyers since the civil government took place."

Nous le voyons, c'est le général anglais, le gouverneur, en charge depuis les premiers instants du régime britannique jusqu'après le Traité de Paris,—jusqu'en 1766—qui l'assure officiellement à la Cour de Londres, en termes non équivoques : "Que la noblesse canadienne restée au pays était nombreuse et respectée."

Il ajoute : "The Canadian noblesse were hated because their birth and behaviour entitled them to respect, and the peasants were abhorred because they were saved from the oppression they were threatened with. . . ."

Voici la fin de cette remarquable lettre : "I glory in having been accused of warmth and firmness in protecting the King's Canadian subjects, and of doing the utmost in my power to gain to my royal master,

the affections of that brave, hardy people whose emigration, if ever it should happen, will be an irreparable loss to this Empire."

N'aurions-nous que la parole désintéressée du général Murray pour soutenir notre prétention, que cela suffirait : car ce haut fonctionnaire était ici quand se sont embarqués pour la France, ou ailleurs, ceux qui, pour une raison ou une autre, avaient résolu d'en point subir le nouvel ordre de choses. Mieux que tout autre — mieux surtout que son Procureur-général qui ignore absolument la langue française, la langue, à peu d'exceptions près de toute la population, et qui, par conséquent, ne pouvait se mêler à celle-ci, — il avait été à même d'étudier avec soin, et sans préjugés, les conditions sociales et autres du Canada qu'il gouvernait depuis plusieurs années ; la situation lui était parfaitement connue, familière même. Son témoignage est donc d'un grand poids, et nulle autorité plus forte ne saurait prévaloir à l'encontre. Il renverse et confond Masere et tous ceux qui se sont inspirés de ses racontars plus ou moins croyables.

M. Sulte, qu'il convient assurément de consulter, et qui a donné à la question une attention suivie, avoue qu'il y aurait un livre entier à écrire sur ce sujet ; mais il nous assure, en même temps, que la noblesse canadienne toute entière est demeurée au Canada ; cela suffit au maintien de notre thèse. La bureaucratie qui s'en éloigna alors était, à quelques exceptions près, la plus compromise et la plus détestée. Souverainement méprisée, elle ne possédait pas la moindre bribe d'influence sur la population, au

contraire. Quant à la noblesse française, à proprement parler, elle se recrutait uniquement dans l'armée et parmi les fonctionnaires en chef, qui, à part Vaudreuil et quelques autres qui vendirent leurs biens, n'avaient point le plus léger intérêt dans la colonie. Ces nobles ne sortaient jamais de leurs attributions officielles pour s'occuper de la bonne ou de la mauvaise gouverne du pays tant qu'elle ne les atteignait pas personnellement. Ils remplissaient strictement et honnêtement leurs devoirs envers le roi, et en la manière voulue par la Cour de France, rien de plus ; et leur départ ne causa pas la moindre commotion dans le public, cela se comprend facilement. C'est donc la clique Bigot, Cadet, Pénis-sault & Cie qui allait manquer au bonheur du peuple canadien, elle qui avait tant travaillé pour le ruiner ! Non, mille fois non ! On avait salué leur départ d'un grand et long soupir de soulagement.

Il n'entre pas dans notre cadre d'étudier si les hautes classes canadiennes ont failli à la tâche qui leur incombait au moment si critique de la cession. Nous n'avons voulu faire voir qu'une chose, à savoir : qu'elles n'ont point émigré. Mais, ce que nous pouvons ajouter avec justice, c'est qu'elles ont contribué énormément à la prospérité du pays en aidant, avec une entente parfaite, le clergé à faire accepter, sans aucune secousse, le nouveau régime. Ce rôle était, pour le moment, peut-être assez effacé, obscur même, mais il n'en était pas moins dicté par un patriotisme de bon aloi, on ne saurait le nier.

Nous l'avons constaté, d'ailleurs,—position oblige— chaque fois que les événements mettaient en péril la chose publique, et demandaient, de leur part, une manifestation modeste mais réelle de leur patriotisme et de leur bravoure, la noblesse, les notables, en un mot les classes élevées et instruites du Canada, étaient les premières à répondre à l'appel, si toutefois elles l'attendaient, pour remplir leur devoir envers leur pays et leurs compatriotes.



## MEDALS AWARDED TO CANADIAN INDIANS

BY R. W. McLACHLAN

(Continued)

16 *Obv.* Similar to 13.

*Rev.* Similar to 13; size 29 m.

There is a variety of the medium size medal with the arms of Hanover on an escutcheon of pretence. Now, as this form of the arms first appears on the coinage of 1801, while the older form prevails on the guineas up to the year of 1799. This medal could hardly have been struck before 1800. As I have not been able to learn on what occasion it was issued, I describe it here. There appears to be no corresponding larger or smaller sizes of this design.

17 *Obv.* As No. 13, but the rivets are much larger, appearing more like buttons.

*Rev.* As 13, but the arms of England occupy the first and fourth quarters, Scotland the second and Ireland the third, while Hanover is placed on an escutcheon of pretence. The medal is in higher relief than the others; size 60 m.

### THE HUDSON'S BAY COMPANY MEDAL

appears to have been issued about the beginning of the present century, as the dies were prepared by Kulcher, a Flemish medallist, who was employed by



Boulton & Watt, of the Soho Mint, Birmingham, from 1790 to 1805. This medal was, no doubt, struck by the Company to be awarded to Indians and halfbreeds who had by faithful service earned such reward. Possibly, it was also given in connection with treaties entered into between the company and the western tribes.(1) It has on the observe the bust and titles of George III, and on the reverse the arms of the company with the motto: "Pro pelle cutem", but, like all the Indian medals of the time, bears no other inscription or device to indicate the purpose of its issue. Varieties occur with two different busts of George III and with the reverse of another medal.

18 *Obv.* GEORGIUS III. D: G: BRITANNIARUM REX. FIDEI DEF. &c. Draped bust of George III to the left; under the bust G. H. K.

*Rev.* Arms of the company; argent, a cross gules, four beavers proper, to the left; crest a fox; supporters, two stags; motto, PRO PELLE CUTEM; (2) size 48 m.

19 *Obv.* GEORGIUS III. D. G. BRITANNIARUM REX. FID. DEF. &c. Bust of George III in armour, to the left; under the bust G. H. K. in small letters.

*Rev.* Same as last; size 48 m.

(1) Dr. F. Parkes Weber in "English Medals by Foreign Artists," London, 1894, page 43, claims that: It was more probably presented to members of the Hudson's Bay Company in London. But the absence of any inscription to that effect, coupled with the fact that a silver specimen has been found in the North-West, corroborates my contention.

(2) This an adaptation from Job II, and 4, "Pro cute cutem," wherein the idea is changed from "skin for skin" to "skin for pelt."

- 20 *Obv.* MARI VICTRIX TERRAQUE INVICTA. *Ex.* AVITUM TRANSCENDIT | HONOREM | MDCCXCIII. Britannia, to the right, seated in the midst of trophies, in her right hand she holds a spear, the arm leaning on a shield; and in her left she holds aloft a figure of victory; on the ground, the initials G. H. K.

*Rev.* Same as 19; size 48 m.

#### THE MEDALS OF THE WAR OF 1812

were a departure from the usual custom of cementing the friendship of the chiefs at the beginning or during the course of the hostilities. The date 1814 on the medals—the year of the close of the war—proclaims this; for, in the character of rewards for bravery, they may be classed as true war medals, all the others, except the "Conquest Medal," are simply treaty medals. The Canadian Indians had, by this time, become as truly British subjects as were the settlers from the old land. Consequently, there was no need for propitiating or rather attaching them to the crown. The three regular sizes occur, all bearing the old head of the king on the obverse, with the Royal arms and the date 1814 on the reverse. The workmanship especially that displayed on the bust of the king is finer than on any previous issue. The artist Thomas Wyon, whose signature they bear, was a member of the celebrated family of medallists, some one or other member of which has served as chief engraver to the Royal mint for over a hundred

years. (1) Besides these the regular "war medal," struck in 1848, and awarded to all who participated in the Canadian engagements at Fort Detroit, Crysler's Farm and Chateauguay, were also given to the Indians who were present at these battles. (2) They bear the name of the recipient on the edge with the title "warrior." This medal has for reverse the Queen standing on a dais crowning with a wreath of laurel, the Duke of Wellington who kneels before her.

21. *Obv.* GEORGIUS III. DEI GRATIA BRITANNIARUM REX F: D: Laureated bust (old head) of the king to the right, draped in a mantle, tied with the ribbon, and the Order of the Garter. Under the bust T WYON, JUN. S.

*Rev.* The royal arms, with the arms of Hanover on an escutcheon of pretence; over the arms

(1) In the "Gentlemen's Magazine" for February, 1818, at page 181, in a "Memoir of Thomas Wyon, Jun., Esq.," it states, after describing the medal, that: "Mr. Wyon had designed and engraved another Reverse, Britannia seated, presenting an Indian of fine athletic figure, in proper costume, with a medal. This was beautifully engraved in very bold relief, but unfortunately broke in hardening, and there was no time to re-engrave it." This incident unfortunately threw the design back into the royal arms reverse.

(2) The following document which certifies to an Indian's claim for a medal, shows how they were granted:

July 20th, 1848.

According to general order, dated Adjutant's office, 25th August, 1837, John Naudee, chief of the Chippewa tribe of Montreal Indians, one of the Indian warriors who co-operated with the British troops at the taking of Detroit. . . .

Chief Naudee is a claimant to the medals offered by the British Government. I do hereby certify that John Naudee is the Huron who served during the last American war of 1812 and 1813.

JOHN BROWN.

is a helmet and crest, and behind the helmet, on either side, a display of acanthus leaves; under the arms two roses, a thistle and shamrocks, and the date 1814. Size 75 m.

22. *Obv.* As last.

*Rev.* As last; size 60 m.

23. *Obv.* As 21.

*Rev.* As 21; size 38 m.

24. *Obv.* VICTORIA REGINA 1848. Coronated head of the Queen to the left on the truncation of the neck W. WYON, R.A.

*Rev.* TO THE BRITISH ARMY *Ex.* 1793-1814. The Queen to the right, standing on a dais crowning Wellington, who kneels before her, with a wreath of laurels. Wellington holds in his right hand a marshal's baton; by the side of the dais is a small figure of a lion. Size 36 m.

Attached to the medal are one of the following three bars: FORT-DETROIT, CHATEAUGUAY or CRYSTLER'S-FARM.

#### THE ASHBURTON TREATY MEDAL

was given, in 1842, to several of the Micmac and other eastern Indians who assisted Lord Ashburton, as guides and otherwise, in laying out the boundary line between Canada and the United States. Only one size, somewhat smaller than the largest of the earlier issues, occurs. It bears the head of the Queen, smaller than the size of the medal would admit,

leaving a wide margin on which the recipient's name and titles were engraved. (1) The reverse has arms similar to those on the medals of 1814.

25. *Obv.* Bare head of the Queen to the left, with a garland of roses around the psyche knot; under the bust, B. WYON. An inner ornamental circle, leaving a raised margin, ten millimeters wide, for inscription, between the circle and the edge.

*Rev.* VICTORIA DEI GRATIA BRITANNIARUM REGINA FID: DEF: Arms similar to that of No. 21, but the escutcheon of pretence is absent. Size 65 m.

#### TREATY MEDALS OF VICTORIA,

dated 1840, were struck for distribution to the Indians who participated in the treaties made during the earlier part of the reign. They were also given, no doubt, to the Indians of Lower Canada for having remained tranquil during the abortive rising of 1837. The general design and sizes are the same as those of the last issue of George III.

26. *Obv.* VICTORIA DEI GRATIA BRITANNIARUM REGINA F: D: Coronated head of the Queen to the right; W. WYON, R. A. on the truncation of the neck.

(1) A specimen in the collection of the Library of Parliament, Ottawa, has the following inscription engraved in the margin: above, PRESENTED TO | JOSEPH M. ITKABEITCH, | CHIEF OF THE MICMAC INDIANS AT RESTIGOUCHE, and below BY THE MINISTER OF WAR AND COLONIES | BY COMMAND OF THE QUEEN | 25 JAN. 1842.

*Rev.* Arms as on No. 25, with the date 1840; size 75 m.

27. *Obv.* As last.

*Rev.* As last; size 60 m.

28. *Obv.* Victoria D: G: Brit: Regina F: D: Head as on No. 26.

*Rev.* As No. 26; size 38 m.

#### THE PRINCE OF WALES VISIT

was hailed by the Indians as a rare opportunity for displaying their loyalty. They were ready, when in his travels, he came near to a reservation, to turn out in their war paint, and, with presents and addresses, to do him honour and proclaim their allegiance to the great Queen mother, after the manner described in the following passage:—

“Then commenced one of the most interesting proceedings which had yet taken place.

“The Indians, real red savages, majestic in mien, painted as to their faces . . . came forward, and one of them, a magnificent specimen of his tribe, . . . yelled out an Indian address . . . BROTHER GREAT BROTHER—The sky is beautiful. It was the wish of the great spirit that we should meet in this place. My heart is glad that the Queen has sent out her eldest son to see her Indian subjects . . . they have heard that at some future day you will put on the crown, and sit on the British throne. It is their earnest desire that you will always remember them.

“ . . . The chief shook hands with the Prince

and the Governor, the others bowed, and to each His Royal Highness gave a medal with the likeness of Her Majesty on one side, the Royal Arms on the other. The Chiefs' medals were as large as the palm of your hand; the other Indians received smaller ones, the size, perhaps, of half-crowns." (1)

The medals presented on this occasion were from the same dies as those struck in 1840; but, on the obverse, there was engraved a plume of three ostrich feathers (the crest of the Prince of Wales) to the left of the Queen's head, and the date, 1860, to the right.

#### THE "INDIAN TREATIES" MEDALS

were practically the only ones issued under the authority of the Canadian Government, which government having, in 1870, acquired all the titles to the North-West Territories, held by the Hudson's Bay Company, proceeded to extinguish the Indian titles. Therefore, in 1871, a Commission was appointed by which during the seven years that followed seven treaties, numbered from one to seven, were drawn up, by means of which the larger part of the great Canadian wheat belt was thrown open to settlers. In a report of the proceedings of "Treaty Number One," W. M. Simpson, one of the commissioners, states that: "In addition to this, each chief was to receive a dress, a flag and a medal, as marks of dis-

(1) Visit of His Royal Highness the Prince of Wales to the British North American Provinces," Robert Cellem, Toronto, 1861, page 298.

inction. (1) No special medal was struck for the first of these treaties, but a stock medal of the medium size, procured from the Messrs. Wyon, of London, was given to the signing Chiefs. This medal, of a kind usually awarded as school or agricultural prizes, has for obverse the Queen's head, and, for reverse, a wreath of oak leaves. It was awarded for treaties number one and two. But these were not deemed sufficiently large for the chiefs, so, in 1872, an order was given to Mr. R. Hendry, a silversmith of Montreal, to make twenty-five medals, according to a design furnished him by the department at Ottawa. This design consisted of the medal, struck in 1867, to commemorate the confederation of the provinces, with a margin added bearing, on the obverse, the inscription "Dominion of Canada Chiefs Medal," and on the reverse "Indians of the North-West Territories." Mr. Hendry having no means for preparing the dies for or striking such a large medal, took an original Confederation medal, to which he fixed a ring eleven millimetres wide around the outside margin. On this ring, the letters of the inscription, which had been separately cut out, were soldered. From the medal so built up twenty-five electrotype impressions were made, and, after having been plated, handed over to the Government, as medals to be presented to the chiefs. This most ponderous medal, ninety-four millimetres in diameter and ten in thickness, no doubt at first received with great plea-

(1) "The Treaties of Canada with the Indians of the North-West." Morris, Toronto, 1880, page 39.



sure by the chiefs, was soon looked upon with disgust; for, notwithstanding its great size and its silver-like appearance, its purchasing power, especially of "fire water," was soon found to be very small. But by the time treaty number three was ready for signature, the Government had redeemed itself. A new medal had been ordered from the Messrs. Wyon, more appropriate and more beautiful in design than any that had heretofore been presented to the Indians. On the obverse is the veiled and crown head of the Queen, with the simple inscription, "Victoria Regina," while the reverse represents an Indian encampment, at sunset, on the prairie, with an Indian chief in war costume and a British general officer clasping hands. A tomahawk is "buried" or struck into the earth at their feet. The inscription reads: "Indian treaty No.—" and the date "187—", incused; so that the number of the treaty and the last figure of the date should be stamped on at the time of presentation. Although I have not been able to verify the fact, I have no doubt that this medal was substituted for the twenty-five electrotype medals issued for treaties numbers one and two.

29. *Obv.* VICTORIA REGINA. Crowned head of the Queen to the right; under the head, in small letters, J. S. & A. B. WYON, SC.

*Rev.* A wreath of oak leaves; size 51 m.

30. *Obv.* DOMINION OF CANADA CHIEFS 1872 MEDAL on an outside circle; within the circle VICTORIA D : G : BRITT : REG : F : D : Veiled and crowned

bust of the Queen to the left ; under the bust  
J. S. WYON, SC.

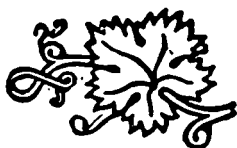
*Rev.* INDIANS OF THE NORTH-WEST TERRITORIES  
on an outer circle ; within the circle JUVENTAS  
ET PATRIUS VIGOR CANADA INSTAURAT, 1867.  
Britannia, to the right, seated with a trident in  
her right hand, while with her left she presents  
a scroll inscribed CONFEDERATION to four females  
with emblems representing the industries of the  
four confederating provinces. By her left knee  
is a large lion ; size 94 m.

- 31 *Obv.* VICTORIA REGINA. Bust of the Queen, as  
on the last ; under the bust J. S. & A. B. WYON.

*Rev.* INDIAN TREATY NO—, below 187—. A  
prairie scene, with the setting sun to the left and  
an Indian encampment to the right ; in the fore-  
ground is an Indian in war feathers clasping  
hands with a British general officer. At their  
feet is a tomahawk struck into the ground, below  
it J. S. & A. B. WYON. Size 76 m.

From these facts, gleaned from a study of the  
Indian medals, we may learn that, while little has  
been mentioned in history in connection with this  
subject, the giving and receiving of medals has  
played an important part in the settlement of North  
America, and that in the main this practice has con-  
tributed towards the advance of peace and civiliza-  
tion. Reservations of these children of the forest are  
still to be found here and there in the land, but those  
of them which remain are fast disappearing—loosing

their national characteristic—and growing into the manhood of full citizenship. Occasionnally we meet in the avocations of peace descendents of those who were the makers of our early history—the chief actors in those stirring times—the desolators of the frontier settlements. Courted alike by Saxon and Gaul, they, for a time, held the balance of power; being ever ready to help in that never-ending warfare, and now, that the war fire has ceased to burn in their bosoms and the fierce war whoop to ring from their lips, shall we not treasure, with the deepest veneration for the ever receding past, these mementoes of those who actively participated in that century and a half of conflict during which two races struggled for supremacy in the New Continent.



## THE WAR OF 1812-14

BY F. W. CAMPBELL, M. D.

Deputy Surgeon General, late R. R. C. I.

(Continued.)



THE chief interest in the campaign now again shifts to the West. In May an American force of 1,500 men made a descent on Port Dover, defended by a troop of dragoons and a few militia, who were driven away. The town was then burned to the ground. Meanwhile, large bodies of American troops were being, during May and June, massed at Buffalo, under Col. Winfield Scott. The force consisted of two brigades of 2,200 men each, also 500 artillery, while between Buffalo and Lewiston was a regiment of infantry and some rifles, making a total force of a little more than 5,000 men. To oppose this force the British had about 4,500 men, consisting of 1st Batt. Royal Scots, 8th, 41st, 100th, 103rd and a squadron of the 19th dragoons. From this limited strength, garrisons had to be supplied to Fort Erie, opposite Buffalo, Fort Niagara on the United States side, captured the previous November, also Fort George and the newly-constructed Fort Misisaga, at the mouth of the Niagara River. Moreover, the American navy held supremacy on Lake Erie, and it was within the possibilities that a force might be landed on its shores and marched across the country. A force was therefore stationed at Port Dover, and at another post established in the vicinity of the present city of London. The post at

Burlington Heights had also to be defended. Sir Geo. Drummond watched the preparations at Buffalo with great anxiety. He saw the magnitude of the attempt that would be made, and the necessity of Canada meeting it as strongly as possible. He asked Prevost that reinforcements be sent him from Eastern Canada, as he thought the gathering of a force at Plattsburg was only a feint, but he was refused. Drummond felt that the blow might fall at any moment, and being uncertain as to where the landing would be made, had distributed his force at various points. On the 3rd of July, at day break, the American army crossed the river—one division a mile and a half above Fort Erie, the other division a short distance below. A heavy fog concealed their movements. Fort Erie was poorly fortified and held by 100 men, who surrendered and were made prisoners. They then pushed on to Chippewa, where Pearson was in command with 700 regulars, 300 militia and 300 Indians. Pearson at first advanced, but finding the Americans in force, retreated, destroying the bridges behind him. He was followed, however, the bridges being rapidly repaired. Riall, who was entrenched about two miles in the rear, near Street's Creek, heard about 8 a. m. of the American advance, He at once ordered five companies of the Royal Scots to join his forces. He had previously sent word to York to have the 8th regiment join him. On the morning of the 4th of July Scott's brigade of the American army advanced toward Chippewa, Riall being in his entrenchments. On the morning

of the 5th he received reinforcements, bringing his force up to 1,500 regulars, some militia and Indians. At 4 p. m., he advanced against the Americans. Kingsford, in his magnificent "History of Canada," calls this action the "Balaclava" of the campaign. Again and again the British charged against the solid American line, and were as often forced back by a terrific shower of grape, cannon and musketry. As fast as men fell the line closed up. When the British were within 80 yards the line got into confusion, and Riall seeing the terrible slaughter, and that success was impossible, withdrew his men, the 8th regiment covering the retreat. This was carried out most orderly, not a gun or a prisoner falling into the enemy's hands. The loss of the American troops is put at 308 killed, wounded and missing, but it is believed to have been much heavier. The British lost one-third of the men taken into action, viz., 149 killed, 316 wounded, 46 missing—a total of 511. Of this number the Royal Scots lost 63 killed and 135 wounded, and the 100th 70 killed and 134 wounded. Among the officers of the 100th severely wounded was the Marquis of Tweedale. No immediate attempt was made by the United States troops to follow up their success. Riall destroyed his entrenchments and retreated along the Niagara River to Fort George, within which he took refuge. The American army advanced leisurely, with much caution, and took possession of Queenstown heights. Here it remained nearly inactive for some time. It however made marauding

excursions in various directions, some of which were attacked by the British, many prisoners being taken. General Brown, of the American army, had been expecting the assistance of Chauncy's fleet to enable him to take Fort George, but owing partly to the illness of Chauncy and partly to the fact that he was now effectually held in check by the British fleet of Yeo. Brown, gave up his design on the fort, and retreated towards Chippewa, closely followed by Riall, who took up an advantageous position on a rising ground in a country road called Lundy's Lane, while a waiting reinforcements. Meanwhile Drummond at Kingston, on hearing of the action at Street's Creek, had ordered a new levy of the militia of the province, and a number of them, who had returned temporarily to their farms, loyally responded to the call. Drummond hastened on to York (Toronto), and with 400 men of the 89th and other companies, he pushed on to Niagara. Finding that Riall had already advanced, he sent a detachment under Col. Tucker, against an American force at Lewiston, while he himself pushed on to Queenstown. The enemy having disappeared from Lewiston, Tucker re-crossed the river with his detachment and Drummond's re-united column of 800 men, advanced to join Riall's of about the same number. Meanwhile Winfield Scott, believing that the British force opposed to him at Lundy's Lane, was greater than he at first thought, sent for reinforcements, and Gen. Brown, with Ripley's and Foster's brigades, hastened to his support. Riall finding that he was about

to be attacked by an overwhelming force, had commenced a retreat, when Drummond arrived and countermanded it. He found himself in command of 1,600 men, and confronted by an American force of at least 5,000 men, part of which had advanced to within 600 yards by the time he had reached the top of the hill at Lundy's Lane. The engagement began with an attack from Scott's brigade before Riall had completed his formation, though he lost no time in establishing a battery of two guns on a small eminence. To-day from thence, on a summer day, the eye can take in a large expanse of sunny, peaceful country, rich woodlands, peach orchards and vineyards, tranquil homesteads and fields of living green. But on that July evening, from six o'clock till midnight, the peaceful landscape was clouded with heavy sulphurous smoke, the sweet summer air was filled with the dull boom of artillery and the rattle of musketry, the shout of the charge, the groans of the wounded, all blending strangely with the solemn, unceasing roar of the great cataract close by. The battle, the most fiercely contested of the whole war, raged with fierce obstinacy and severe carnage, and an obstinate determination on both sides. About 9 o'clock a brief lull in the fighting occurred, while the rear guard of the American force under Gen. Brown took the place of Scott's brigade, which had suffered severely. At this critical moment Sir Hercules Scott, with 1,200 men, arrived on the spot after a march of twenty-one miles, and between the two unequal forces thus re-inforced the British resumed the con-



test. The chief struggle was for the possession of the guns on the height. By a successful dash at one time of the Americans they were for a time taken, but were soon retaken. The darkness was so great that in retreat two guns were exchanged. Nothing, says an on-looker, could have been more terrible, nor yet more solemn, than this midnight contest. The desperate charges of the Americans was succeeded by a death-like silence, interrupted only by the groans of the dying and the dull roar of the falls of Niagara. About midnight, Brown, having unsuccessfully, for six hours, with his force of 5,000 men, against little more than half that number, tried to force the British from their position, retreated to Chippewa with a loss of 930, that on the British side amounting to 870. Riall had been wounded and taken prisoner early in the action, and both Scott and Brown were wounded, Scott having had two horses shot under him. Drummond was badly wounded in the neck, but retained his command until the end of the battle, cheerily urging on his men to fight to the last. On the next morning, the 26th, the American commander, having destroyed the bridge over the Chippewa, burned Street's Mill and thrown much of his equipage and provisions into the river, retired to Fort Erie, which had been greatly strengthened since it surrendered to the Americans. Drummond having received reinforcements was now in command of 3,150 men—the garrison at Fort Erie numbering 3,000. On the 1st of August, he moved his headquarters to midway between

Chippewa and Fort Erie. On the following day he moved to opposite Black Rock, from which point he sent a detachment of some seven hundred men across the river, with the intention of taking Buffalo and thus cutting off the supplies from Fort Erie. The expedition found itself strongly opposed, and was, after a severe engagement, forced to retire with considerable loss. He then made a gallant attempt to capture Fort Erie, which was partially successful, but, just as the first column had entered the *embrasures*, an accidental explosion killed many of the storming party. This caused a panic which compelled Drummond to retire with a loss of more than 500 men. Being reinforced by the 32nd and 61st regiments, Drummond entrenched himself and waited developments. On the 17th of September, Brown, with a large force, attacked the British entrenchments. The fighting began at 2 o'clock in the afternoon and was continued till 5 o'clock. In the early part of the battle the British were forced from their entrenchments, but soon recaptured them and drove the Americans back. They then retired upon Fort Erie. The defeat of this attack was so severely felt that no attempt was made to renew it. The severity of the fighting will be understood from the losses, viz. : British, 115 killed, 178 wounded ; United States, 80 killed, 214 wounded. Meanwhile reinforcement of 16,000 men from England had arrived, and Prevost, assisted by a fleet on Lake Champlain and an army of some 10,000 or 12,000 men, made an attack on Plattsburgh, and met with an in-

glorious defeat, which, it is admitted, was a surprise to themselves. Kingsford says that the Americans had made every arrangement to evacuate the place, so satisfied were they that the British would be successful. A large body of the troops at Plattsburgh had been sent to reinforce the blockading troops on Lake Erie, leaving General Macomb with only 1,500 militia, newly called out. Prevost might easily have overpowered his weak enemy, but he was obstinately determined to await the attack of the newly collected fleet commanded by Downie, who was almost a stranger to his command, and who was prematurely hurried into action by Prevost. Downie was killed 15 minutes after the firing began, and the British vessels were overpowered. Instead of attacking simultaneously with his artillery, he waited till the fleet had been defeated by the greatly superior squadron opposed to him, when he countermanded the advance of the troops he had so irresolutely put in motion, and ordered a retreat without even an attempt at an assault. The indignation of the disappointed troops was almost uncontrollable, and Macomb could hardly believe his good fortune. For the lamentable incompetency manifested in his conduct of this affair Prevost was to have been tried by court martial, but died before this could take place.

The end of this long and exhausting war was happily near at hand. The close of the general war in Europe early in 1814 had left Great Britain free to begin a retaliatory naval war on the United

States, the effects of which were soon felt. The American seaboard, from Maine to Mexico, suffered from the inroads of British squadrons, whose attacks forced the recall of a portion of the American land forces then in Canada. Sir John Sherbrooke, Lieutenant Governor of Nova Scotia, made successful attacks on the coast of Maine, carrying one point after another, till the whole border, from Penobscot to New-Brunswick, was under British rule, and so continued till the ratification of peace. About the middle of August, Admiral Cockburn, with 50 vessels, arrived at Chesapeake Bay with troops destined for the attack on Washington. Tangier Island was seized and fortified, and 1,500 negroes belonging to neighboring plantations were armed and drilled. There were two rivers by which Washington might be approached: the Potomac, on which it is situated, and the Patuxen, which flows in its rear. The British commander choose the latter, both on account of the facility of access and for the purpose of destroying the powerful fleet of gunboats which had taken refuge in its creeks. This object was successfully accomplished on the 20th of August, 15 of the gunboats being destroyed and one captured, together with 14 merchant vessels. The army was under the command of General Ross, and the following day disembarked at Benedict. It numbered, including some Royal marines, 3,500 men, with two hundred sailors to drag the guns—two small three-pounders. For the defence of Washington, General Winder had been assigned 16,600 regulars, and a levy of 93,900

militia had been ordered. Of the latter not one put in an appearance, and of the former only about half had reached the Capital. The Americans had, however, 26 guns to oppose the two which the British had with them. General Winter took up a position at Bladensburg, a few miles from Washington. His batteries commanded the only bridge across the East Potomac. General Ross determined to storm the bridge in two columns. Not a moment did the veterans of the Peninsular war hesitate. Amid a storm of shot and shell they dashed across the bridge, carried a fortified house, and charged on the batteries before the second column could come to their aid. Ten guns were captured. The American army was utterly routed, and fled through and beyond the city it was to defend. The lack of cavalry and the intense heat prevented pursuit by the British, who lost sixteen men killed and 185 wounded. Towards evening the British occupied Washington. The destruction of the public buildings had been decreed, in retaliation for the pillage of York (Toronto) and the wanton burning of Niagara. Writing of this episode of the war, Kingsford says: "For over two years the United States had conducted war on Canada with the spirit of ferocity. They had commenced, without provocation, by burning the Houses of Legislature at York. A more wanton act than the destruction by fire of Niagara is not to be found in the annals of war. It was therefore but just that the people of the United States should themselves experience the calamities they had inflicted. An offer was made

by the United States of a large money ransom, but it was refused. The next day the torch was applied to the Capitol, with its valuable library, the President's house, the Treasury building, the War Office arsenal, dock yard and the long bridge across the Potomac. A fine frigate, a 20-gun sloop, 20,000 stand of arms and immense magazines of powder, had already been destroyed. In the meantime Alexandria, on the right of the Potomac, seven miles south of Washington, had been captured by Sir James Gordon. It was saved from destruction by the surrender of 21 vessels, 16,000 barrels of flour and a thousand hogsheads of tobacco. A few days later, General Ross evacuated Washington, and retired unmolested to his ships. Baltimore was next visited. On the 11th of September, the fleet arrived at the mouth of the Patapsco. On the 12th, General Ross landed with 3,270 troops. An advance was made; in going alone to bring forward some troops, he was shot at and killed. Col. Brooke, of the 44th regiment, assumed command. Five miles from Baltimore the British came upon the United States troops, and an engagement ensued. They—the Americans—were routed and retreated toward the city, the British bivouacking on the ground which had been held by the American troops. On the 15th, the British advanced to within two miles of Baltimore, from whence the entrenchments prepared for its defence were visible. There he remained to obtain intelligence from the fleet, and to arrange for its co-operation in storming the place. It was however

found that, owing to the entrance to the harbor being obstructed by sunken ships, co-operation was impossible. Both commanders were of opinion, keeping in view their instructions, that the advantages to be gained, would not be a sufficient equivalent for the loss which might probably be experienced in storming the place. The British therefore withdrew, and like at Washington, were allowed to re-embark without molestation. In Florida the British established themselves for some time, but were defeated before New Orleans. Later in the year, some hostilities of minor importance took place on Lake Ontario, the Niagara frontier and the Western Peninsula. In December, 1814, the British and American envoys, who had been in session in Ghent for some months, ratified a treaty of peace. Thus closed this most unjustifiable war. The Rev. Dr. Withrow summarises the situation at this time as follows: "The calm verdict of history found much ground for extenuation in the revolt of 1776, but for the American declaration of war in 1812, little or none. A reckless Democratic majority wantonly invaded the country of an unoffending neighbor, to seduce them from lawful allegiance and annex their territory. The long and costly conflict was alike bloody and barren. The Americans did not annex a single foot of territory. They did not gain a single permanent advantage. Their exposed seaboard was attacked at every point, their capital city destroyed, their annual exports reduced from

£22,000,000 to £1,500,000, three thousand of their vessels captured, two-thirds of their commercial men became insolvent. A vast war tax was incurred, and the very existence of the United States imperilled by the menaced secession of the New England States. The right of search and the right of neutrals, the ostensible, but *not* the real cause of the war, were not even mentioned in the treaty of peace. Many of the leading American statesmen believed then, as some believe even now, that the conquest of Canada would be an easy matter." Thomas Jefferson, in 1812, just previous to the war, wrote as follows: "The acquisition of Canada this year, as far as the neighborhood of Quebec, will be a mere matter of marching, and will give us experience for the attack on Halifax and the final expulsion of England from the American continent." At the same time, Dr. Eustis, Secretary of State for War, said in Congress: "We can take Canada without soldiers; we have only to send officers into the provinces, and the people will rally round our standard." The celebrated Henry Clay, at the same time, expressed himself as follows: "It is absurd to suppose we shall not succeed in our enterprise against the enemy's provinces. We have the Canadas as much under our command as Great Britain has the ocean. I would take the whole continent from them, and ask them no favors. I wish never to see a peace till we do." Miss Machar, in the Canadian Encyclopedia, says: "To Canada the war was, from a material standpoint of



view, an almost unqualified misfortune; devastated territory, neglected farms, sacrificed lives and desolated homes, were long evident marks of the invasion. Forced into hostilities simply in virtue of her being an integral part of the British Empire, Canada never wavered in her loyalty, though often contending at a disadvantage against overwhelming odds. During nearly the whole duration of the war, inadequate military forces, insufficient supplies of provisions and materials of war, increased the inequality of the contest, while the incapacity of the Governor General, and at times the insufficiency of leaders, repeatedly betrayed the British cause. Yet the loyal Canadian yeomen, willingly threw themselves into the breach and fought gallantly for their homes and their flag. In moral benefit to Canada, the war was most fruitful. It gave unity and *esprit de corps* to diverse elements. French Canadians and British Canadians fought side by side and vied with each other in devotion to their common country. Increased self respect and self reliance, fitted and educated the colony, for the responsible government it was before many years to enjoy. Many settlers were attracted to Canada, among them many military veterans, who, by the traditions they carried with them, rivetted still stronger the links to the mother land. The opening national life of the country was ennobled by its suffering for the cause it deemed the right, and strengthened, elevated and purified by its sacrifices in resisting an unrighteous invasion, it

emerged from its 'baptism of fire' all the more fitted to become a noble and vigorous nation. The lot into which its struggling infancy refused to be forced, is not likely ever to become the choice of its vigorous prime."

WORKS CONSULTED. Kingsford History of Canada, Coffin's War of 1812-14, Canadian Encyclopedia, Various Pamphlets of Historical Societies.



## A CANADIAN MEDAL DESIGNED AFTER A ROMAN COIN

BY R. W. McLACHLAN



**L**N rearranging my Roman Consular Coins, not long ago, my attention was arrested by the denarius of the Fufia gens. Its conception, I can hardly say its design, seemed akin to that of the "Honos et Virtus" medal, struck by Louis XIV for the Canadian Indians. A closer study soon convinced me that the designer of the medal had been inspired by this coin. It is thus described :

*Obv.* KALENL The laureated head of Honour and the helmeted head of Valour, accolated, to the right ; in the field to the left HO (*nos*) and to the right VIR (*tus*).

*Rev.* CORDI, Italy, draped in tunic and stolla, standing on the left holding a cornucopia in her left hand, while with her right she clasps the hand of Rome, who is standing on the right, draped in tunic only ; in her left hand is a sceptre and her right foot rests on a globe. In the field, on the left, is a caducius and ITAL (*ia*) in monogram, and on the right RO (*ma*) ; size 19 m.

It is believed that this coin was struck to commemorate the ratification of the peace that brought an end to the "social war" which had so long desolated the country ; a peace through which all the people of Italy secured the full rights of Roman citizenship.

Although I have already described the medal, (1) I will repeat here a more detailed description of it for more convenient reference.

*Rev.* HONOS ET VIRTUS. Honor, laureated, standing on the left, draped in a toga, with a spear in his left hand and with his right clasping the right hand of Valour, who is standing on the right holding a spear in her left hand. She is in the costume of a Roman soldier, with helmet, broad sword and short tunic. At their feet is a cornucopia. The letter "W" which appears below is the initial of the engraver, Winslow.

The personages represented on the coin and on the medal are essentially the same, and are intended to convey similar thoughts. The difference in detail and treatment are only such as would be produced by two designers living seventeen centuries apart.

As the coin depicts Rome and Italy as Honor and Valour, two deities long associated together in worship, clasping their hands in close friendship, so, we may naturally conclude, the medal represents France and the Indian tribes who have been engaged in a destructive war, clasping hands in a treaty of peace that is to bring plenty and contentment. The medal then was undoubtedly struck to commemorate the close of a "social war" in Canada. When, during the reign of Louis XIV, was such a treaty of peace signed? An answer to this question will enable us to fix the exact date of the medal.

(1) See page 10 of this volume of the Antiquarian.

Ever since the commencement of the European settlements there had existed a social warfare in Canada, in which the different Indian nations were arrayed against each other and against the intruding settlers. It was one constant succession of raids on peaceful villages, isolated farm houses and Indian encampments, so that the whole country seemed likely to be denuded not only of its European, but of its Indian inhabitants.

Upon the death of Frontenac, in 1699, de Callières was appointed Governor of Canada, and, from having been so long in command at Montreal, the frontier town, his intercourse with the Indians had been more intimate and therefore his influence much greater. Learning of the general peace, concluded in Europe, the Iroquois approached the new Governor asking that representatives be sent to treat with them. But this proposition he declined, with the intimation that he could only treat with representatives of the tribes at Montreal. Acting on this proposition, a general council of delegates from the different Indian nations assembled in Montreal on the 18th of September, 1700, and concluded a treaty of peace which was to be ratified by a grand council of all the tribes, to be summoned the following year.

In August, 1701, this great council met, and the occasion was the most impressive event that had taken place since the founding of the city. Just outside the city walls, a spacious enclosure was formed with young saplings and seated with benches for the Indian deputies—over thirteen hundred in number.

There were representatives from the Abenakis, Algonquins, Hurons, Illinois, Iroquois, Miamis, Outaouais, Ponteuamis, Sauteux, and, in fact, every tribe from the Gulf of St. Lawrence to the lower stretches of the Mississippi. The whole town, male and female, turned out to witness the spectacle, for the Indians were costumed with all the peculiar finery and attributes of their different clans, as well as tribes. At one end of the enclosure was a pavillion occupied by de Callières, the Governor, Vaudreuil, Governor of Montreal, de Ramezay, the Commandant of the forces, de Champigny, the Intendant, and all the notables of the town, while surrounding the whole was a guard of soldiers. After de Callières had addressed the assembled delegates and the address had been translated into the different Indian languages, wampum belts were exchanged and, no doubt, as was usual on such occasions, treaty medals distributed.

Having found the date of the medal, let us turn aside for a moment to locate the site where the meeting of this council took place. We are informed it was just "out the walls." These walls, or rather palisades, at that time, extended from Claude Street to St. Peter Street, on the west; the other boundaries, the natural limitations of the river on the south and swamp land to the north, were the same, as at a later date, when the stone walls were built. As the swampy character of the land to the north precluded the choice of that location; as the low lying lands between the town and the river to the south were occupied by de Callières' residence and gardens,

and as the fertile level fields to the west were occupied by standing crops, we are forced to conclude that the Council was held on the rising ground to the east, which, leading up to what was afterwards known as "Citadel Hill," although unsuitable for cultivation, was eminently fitted for such a large concourse. The great Indian Council of 1701, therefore, took place just beyond Claude Street, or one hundred yards from where the Château de Ramezay now stands. This was four years before its erection. The then proprietor, Daillebout de Massue, as one of the officers of the guard of honour, participated in the event.

From these facts we may safely conclude that when de Callières had concluded the preliminary treaty of 1700 with the Indians, and had arranged for the assembly of a grand council in August, 1701, for its ratification, he asked the Minister of Marine, in Paris, to have a special medal prepared for presentation, on the occasion, to the Indian chiefs, on which the idea of peace and concord should be depicted. The Minister having accorded the medal, entrusted its execution to the engraver Winslow who, no doubt, as a numismatist as many of the medalists of those days were, sought his inspiration from among his Roman coins, and chose the design displayed on that of the Fufia gens as the most appropriate.

And, thus, in a later study of this coin, we have been able to trace the source of the inspiration, and to fix definitely the date of and the occasion for which one of our well known Canadian medals was struck.

## LIST OF DONATIONS IN 1899



## TO THE MUSEUM

## HON. JUSTICE BABY.

A constable's Baton used during the troubles of 1837. Bayonets dug up on famous Canadian Battlefields, the Plains of Abraham, St. Foy and Louisbourg; Indian Antiquities, four arrowheads from the North-West, a clay pipe from St. Joseph. A pipe, black inlaid with red stone and lead, from Britlah Columbla. A carved stone pipe Britlah Columbia; four pipes from the North-West, one each black, red and brown stone and copper; a piece of the little Hermine one of Jacques-Cartier's vessels; Ancien Gaufrier français de la famille Guy, 1737.

A Ball found on the Plains of Abraham; The seal of the Dept. of Agriculture, Ottawa. The Great Seal of Canada. Antique réchaud, ayant appartenu à la famille de la Ronde, 1662. Vieille cafetière française en cuivre étamé, ancien pot à barbe canadien en étain, braisière en cuivre étamé, 1694; Casserolle de cuivre ayant appartenu à la famille Panet-Cerré. Pincushion that belonged to Madame Pierre Guy, 1737; fragment of Indian Pottery found by J. C. Taché at the site of the Huron Mission at Ste. Marie; Ditto from Isle St. Joseph; fragment of the oak tree that stood on the Jesuits grounds fronting the Château de Ramezay; balance avec lesquelles les marchands du Canada pesaient autrefois leurs monnaies d'or et d'argent.

## MADEMOISELLE BARRY.

A ten sous bill of Wolfred Nelson, St. Denis, 1837 (rebellion money).

## CHIEF BENOIT.

Invitations and tickets of admission to fireman's festival, Montreal 1852.

## HON. T. BERTHIAUME.

Six jetons de *La Presse*, Montréal.

## R. A. CAMPBELL.

Stone ball found embedded in Fort Senneville.

## C. CLAPHAM.

Remains of a Winchester rifle picked up on the prairies of the Canadian North-West.

## S. COULSON.

A cannon from the remains of "La Prudente" blown up in Louisbourg Harbour, 1745, dredged up in 1899.



## D. DAVIDSON.

White metal medal struck to commemorate the opening of the Glasgow and Edinburgh Railway, in 1842.

## G. B. DAY.

An early type of Indian skull dug up in Mount Royal Cemetery when it was first opened.

## A. DESROCHES.

A pair of brass nipple cleaners attached to the cross-belt of the infantry.

## G. A. DUMOUCHEL, (Châteauguay).

A Horse pistol from the Battle ground of Châteauguay.

## L. N. DUMOUCHEL.

A Play Bill of a performance in the new market, Montreal, 9 September, 1818.

## ALPHONSE GORRIE.

An old Iron Implement, dug up in the cellar of a house built during the French Regime.

## S. GRANT.

Map in relief of the Island of Orléans.

## MADAME LAFONTAINE, Chambly.

A Brevet of Indulgence sent by the Recollets in France to Jacques Hervieux, a distinguished merchant of Montreal, in 1750.

## W. B. LAMBE.

Double Tournols coin of Louis XIV, found in the Indian burial place at Tadousac.

## C. de B. LEPROHON.

An Iron Implement dug up at Pointe à Callières.

## MRS. McEACHERN.

Master Mason's apron of Col. Jonathan Odell, founder of Odelltown, Que., U. E. Loyalist, officer of Militia, War of 1812; Flag of the Beauharnois Loyal Volunteers carried during the Rebellion of 1837.

## R. W. McLACHLAN.

Half-cent piece of British North Borneo. A twenty-five centime piece of the Canton of Geneva. A Roman Denarius of Salonius, son of the Emperor Gallienus. Two arrowheads from Pointe du Lac, near Three Rivers. Two specimens of Canadian card money for twenty-four livres, each dated 1729 and 1735, and signed by Beauharnois Hocquart and Varin. A nail from a coffin disinterred in 1894, on the site of the first Montreal burial place. Five old nails from the Sacristy of the Bon-

secours church, demolished 1895. Three arrowheads, from a shell heap, near St. Andrews, N. B.

DR. J. W. MOUNT.

The tobacco pipe of Crowfoot and the pipe of Poundmaker, North Western Indian Chiefs.

I. J. MURPHY, Toronto.

Four Canadian book plates.

CHARLES NELSON.

A series of the Wolfred Nelson notes, issued at St. Denis during the Rebellion of 1837.

REID, CRAIG & CO., Quebec.

A crowbar and three cannon balls from the French man-of-war "La Prudente," destroyed in Louisbourg Harbour in 1745.

A. J. RODWAYE, Boston.

A lead seal (Bulla) of Innocent IV.

JUDGE L. W. SICOTTE.

Morceau du canon qui a éclaté, le 15 juillet 1896, au Parc Sohmer. Invitations to a ball given by M. Michel Brunet, merchant, Montreal, 23rd January, 1834. Subscription list for the erection of a monument to Jocelyn Waller, editor of the "Canadian Spectator," Montreal, 1831.

W. A. SCOTT.

A flint-lock musket which was used in the battle of Châteauguay.

ALFRED SANDHAM, Toronto.

Great Seal of Upper Canada, 1797. Arrowheads found at Dansville, four miles from Toronto. Obverse die of the Presbyterian College medal, Montreal. Specimen of bead work by Saskatchewan Indians. Piece of brick from Fort Missisagua, Niagara. Piece of work from stockade of ditto. An old powder horn. A medal of the Anti-Corn Law League.

F. O. VALLERAND.

St. Jean Baptiste medal, Quebec, 1880.

WM. WEIR.

Fragment of stained glass from one of the windows of the church at St. Eustache, broken during the attack in 1837.

REV. SISTERS OF THE CONGREGATION.

A lot of panels, windows and doors from the old chapel of Notre-Dame-de-la-Victoire (Louis XIV woodwork).

## TO THE NATIONAL GALLERY

## HON. JUSTICE BABY.

Portraits : Enlarged photographs, of Norbert Provencher, homme de lettres, Henri de Courcy, homme de lettres, J.-Bte Meilleur, M. D., surintendant de l'instruction publique, M. l'abbé Paquin, curé de St. Eustache, auteur des "Evénements de St. Eustache," 1837. Quinçon de St. Ours ; M. le Chevalier Joybert de Soulanges ; M. D. Labrie, de St. Benoit, historien ; Hon. P. J. O. Chauveau at the age of 39, author, &c. ; Joseph Girouard, de St. Benoit ; Sir Antoine Dorion, Chief Justice Queen's Bench, Montreal ; Sir Etienne P. Taché, C.P., Alde-de-Camp to Her Majesty ; M. l'abbé Crequin ; de Lery, ingénieur du Roy ; Oscar Dunn, journalist ; Pierre Margry, antiquaire et publiciste ; engraved portraits of Benjamin Franklin by Braunville ; George III ; silhouette of Nicolas Dumas St-Martin, a distinguished merchant of Montreal ; an early engraving of Quebec, 1685 ; colored print of the Bank of Montreal, 1850 ; a collection of iron work designs.

## ESTATE JAMES BAYLIS.

Photograph of the funeral procession of the Hon. T. D'Arcy McGee ;  
Two photographs of Notre-Dame street.

## HON. LOUIS BEAUBIEN.

Enlarged photograph of Dr. Pierre Beaubien, a former member of Parliament for the City of Montreal.

## E. L. BOND.

Jeffrey's View of Montreal 1761.

## HON. J. P. B. CASGRAIN.

Portrait of the Hon. Luc Letellier de St. Just, Lieutenant Governor of Quebec.

## HON. JUDGE CIMON.

Miniature portrait of Robert Christie, the historian and politician.

## J. F. COURET.

Two Photographs of the death mask of Napoléon,

## J. GIROUARD (St. Benoit).

A photograph from an oil portrait of Girouard, well known notary of St. Benoit.

## F. HAGUE.

Illustrations from the life and times of Wm. Lyon Mackenzie.

## LAPRES &amp; LAVERGNE.

Photograph of Fort Senneville taken during the Numismatic and Antiquarian Society's excursion, June, 1899.

**W. D. LIGHTHALL.**

Photographs from oil paintings claimed to be of the Marquis and Marquise de Montcalm, now in the possession of Wm. Gilley, of Birmingham, Eng., but probably of the Marquis and Marquise de Levis; Photograph portrait of Charles Heavysege, poet.

**BARONESS DE LONGUEUIL.**

Oil portrait of Charles Lemoine, first Baron de Longueuil; oil portrait of Lemoine d'Iberville.

**Mr. WM. McDONALD.**

View in oil of the first Ursuline Convent, Quebec, 1641.

**P. W. McLACHLAN.**

Engraved portrait of de Laval, first Bishop of Quebec.

**HON. DATO MELDRUM, Johore.**

A caricature on the Quebec bill, 1776; a plan of Quebec, Metropolis of Canada, 1759; a plan of the attack on Quebec, 1759; a chart of the coins of the New Testament. Plan of Quebec, 1759; Plan of operations at the taking of Quebec, 1759; Plan of the attack on Fort Ticonderoga under Abercrombie.

**H. C. NELSON.**

A water colour view, by himself, of Fort Chambly.

**DR W. G. NICHOL.**

Major Gen. Sir Isaac Brock, Hero of Queenston Heights, engraving.

**J. J. O'BRIEN.**

An eight Tornesi piece of Ferdinand IV Sicily, 1816.

**P. E. POULIN (Quebec).**

Framed view of Quebec in 1759, from a drawing by H. Smyth, London, 1761.

**L. A. POULIN.**

Portrait of Etienne Poulin, volunteer, present at the Battle Lundy's Lane.

**JUDGE L. W. SICOTTE.**

Plan of the proposed canal from below St. Mary's current to the proposed docks; An old painting; on copper.

**ALFRED SANDHAM (Toronto).**

Card illustrating Jewish coins; Impressions of scriptural medals. Nine engravings of great seals of the colony of New York. Old print Matthew VII-3. A small collection of title pages of old books. Engraved portraits of Sir George Murray, Governor of Upper Canada, Capt. Sir

James Yeo, F. W. Desbarres, Lt. Gov. Cape Breton, 1784, Sir Francis Gore, Lt. Gov. Upper Canada, Gen. Pyke who captured Toronto, 1812, Sir Richard Bonycastle founder of Huguenot Colony.

#### HENRY J. TIFFIN.

View of the interior of Fort Garry, by H. A. Strong, Winnipeg. Photograph of the International Commission, Quebec, 1891. Oil chromo of Charles I on the way to the scaffold. Engraving of the Battle of Monongahela. Six pieces of imitations of Gobelin Tapestry. Portrait of S. P. Bidder, first General Manager of the Grand Trunk Railway. Portrait of O. S. Wood, Manager Montreal Telegraph Co. Engraving "After the Battle." Prince Charles and Flora Macdonald.

#### BY PURCHASE.

The Porlier Portraits, in oil: Claude Cyprien Jacques Porlier, notaire, né en 1683. Madame Porlier, née Angélique Cuillierier, 1698. François Madeleine You d'Youville, époux de Marie Marguerite Dufrost de Lagemmerais, fondatrice de l'Hôpital-Général de Montréal. Ignace Gamelin, mari de Marie-Louise Dufrost de Lagemmerais, Marie-Louise de Lagemmerais, soeur de madame d'Youville et épouse d'Ignace Gamelin-Maugras; Médard Gamelin, fils d'Ignace, marié à Louise Dufrost de Lagemmerais. Louis Joseph Porlier Lamarre, né en 1734.

#### TO THE LIBRARY

##### J. C. AUGER.

America Statistic Descriptive, etc., 8 vols. The Eastern States of America, 3 vols. The Slave States of America, 2 vols, and Canada, Nova Scotia and New Brunswick, 1 vol., Buckingham, London, 1841-3.

##### HON. JUSTICE BABY.

Procès du ministre Bost; Nouveau voyage dans les Etats Unis en 1788, Brissot, Tome 1 et 2; Exploration géologique du Canada, 1870-1; Report of the Canadian Pacific Railway for 1874, with maps. Map of Florida, 1837; Official map of the Dominion of Canada, 1881. A warrant signed by the Hon. Louis Joseph Papineau, Speaker of the House of Assembly Lower Canada, ordering the arrest of N. Aubin, 1836. Document signed by John Jacob Astor, New-York.

##### MADEMOISELLE BARRY.

Extract from the Colonial Archives, France, showing the baptismal certificate of the Loulsbourg Bell.

##### S. M. BAYLIS.

In memoriam, James Baylis, 1899.

## ESTATE JAMES BAYLIS.

Lovosne's Historical American Atlas, Philadelphia, 1821; Black's General Atlas, Edinburgh, 1840; Careys English Atlas, London, 1821; Commercial Relations of the United States, 1865, 3 vols., 1866-7, 2 vols; Sanitary Commission of the United States, 1864; Geological Survey of Canada, 1853-66; The Gold-fields of Nova Scotia; History of the Guilford Case; Reports of the Dominion Board of Trade, 1872-74. Guide to the Manufactures of Ontario and Quebec, 1870. The Militia List of Canada, 1891; Lake Superior and the Red River Settlement, S. J. Dawson, 1891; Report of the Grand Trunk Railway 1859; Across Newfoundland, by R. M. Harvey, 1879. Trade of Canada, 1876, Patterson; 50th Annual Report of Montreal Board of Trade, 1893; Montreal Business Directory, 1884; Report of the Montreal Colonization Railway. Eighteen Miscellaneous Pamphlets; Maps accompanying the Crown lands Commissioners Report, 1859. Lot of miscellaneous maps.

## C. BEAUDIN.

Walker's Dictionary, New-York, N. D., Ritchie's (Latin) Grammatical Exercises, Edinburgh, 1817.

## CHAS. BAILLARGE (Québec).

Divers ou les enseignements de la vie; Bibliographie de M. C. Baillargé; 20 ans après; Rapport des Travaux fait par C. Baillargé; La vie. L'évolution. Le Matérialisme; l'Antiquité de la terre et l'Homme. Le Grec. Le Latin.

## JAMES BAIN, JR. (Toronto).

The seige of Charleston, 1899.

## J. A. U. BEAUDRY.

Le "Prix Courant," 1898, No. 8 à 44. La "Vérité" Québec, du 31 juillet 1897 au 31 dec. 1898.

## KARL BAEDEKER.

Baedeker's Canada, Leipsic, 1900.

## E. L. BOND.

Act of Incorporation Montreal and Vermont Junction Railway.

## DR. F. W. CAMPBELL.

The War of 1812-14, Montreal, 1899.

## GEN. C. W. DARLING (Utica).

Egypt its Monuments, 1898.

## L. O. DAVID.

Annual Reports of the City of Montreal, 1896, in French and English. Charter of the City of Montreal, in French and English.

## MRS. J. H. DORWIN.

Webster's Dictionary, London, 1853. Letters of Junius, London, 1807; Lacon Cotton, Concord, N. H., 1828; The Constitution of the United

States, Williams, New York, 1833; Hardwick's shilling Peerage, London, 1856; "Dominion Monthly," March, 1870, Sept. 1869; Montreal number "Dominion Illustrated," 1891; "Star" Carnival number, 1885; Eight numbers of the "Canadian Illustrated News", "McGill Fortnightly," Dec. 8, 1892.

**J. R. DOUGALL.**

A Scientific Solution of the Money Question, Boston, 1895.

**J. A. FAIRIE.**

The St. Albans Raid, Benjamin, Montreal.

**HON. F. E. GILMAN.**

The Montreal Bill, as presented to the Legislative Council, 1899, in French and English.

**HUGH GRAHAM.**

Chronology of Montreal, Terrill, Montreal, 1893; Voyages of the Cabots; Histoire de la Seigneurie de Lauzon, Roy, 1898, 2e volume; L'Isle d'Orléans, Bules, Quebec, 1898.

**HON. JUDGE HALL.**

A reprint of the first number of the "Springfield Republican", Sept. 1824.

**J. H. JOSEPH.**

Nouveau recueil, des arrests de Bourgogne, 1628.

**J. E. LEARMONT.**

Catalogue of the Canadian Historical Exhibition, Toronto, 1899.

**W. D. LIGHTHALL.**

Annual Report of the American Historical Association for 1897 and 1898. Two newspapers, "The Morning Post," London, 1804, and "Bell's Weekly Messenger," London, 1809. Twenty odd numbers of "L'Enseignement," Province de Québec. Thackbury's map of Montreal, 1891. Address of C. F. Adams, "Historians, and Histories and Historical Societies."

**R. W. McLACHLAN.**

Statutes of Lower Canada, vols. 0, 1. Ordinances of Special Council, vol. 5. Journals of ditto, vols. 4, 6. Statutes of Canada, 1864. Copy of a communication and other Papers, 1831. Sessional Papers, Canada, 10 vols, 1854-63. Debates of House of Commons, 1889. Reference Book, Statutes of Quebec, 1879. British American Journal, vol. I, Montreal, 1860. Report of Special Committee on Fees of Clerks of the Peace, 1830. Analytic and Practical Trigonometry, Paquin, Ottawa, 1878. The Pew Case, McGibbon, Montreal, 1877. Insolvent Act of 1864, Abbott, Quebec. Essay on Diseases of Wheat, Hind, Toronto, 1857. Rapport

des Commissions pour Explorer le Saguenay, Québec, 1829. Biographie de l'Hon. B. Jollette et le Grand Vicaire Manseau, Bonin, Montréal, 1871. Novena of St. François-Xavier, Montreal, 1850. Abrégé d'histoire du Canada, Toussaint, 1874. Ditto, Québec, 1873. Extrait, ditto, Montreal, 1877. Traité Élémentaire de Calcul différentiel, Québec, 1848. Manuel de Piété pour les vacances, Montréal, 1865; Colonial Official List for 1868, London. Guide Officiel du Service Postal, 1883. Seven Stark's Almanacs, 1870 to 1880. Thirty-five Canadian School Books. Thirty religious booklets with Canadian imprints, and two hundred miscellaneous Canadian pamphlets. Seventy numbers of the Cyclorama Universel, 1895-97.

**F. S. MACLELLAN.**

The London "Times", June 1897, with the full account of the Diamond Jubilee Celebration in London, also a reprint of the London "Times", for June, 1838.

**EMILE MARQUETTE.**

Two volumes Parliamentary reports, 1857.

**E. Z. MASSICOTTE.**

Travels in North America, in 1834-6. Murray, vol. I; View of the state of Europe during the middle ages, Hallam. The Constitutional History of England, Hallam.

**CLARENCE B. MORE.**

Certain aboriginal mounds of the Alabama River, Philadelphia, 1899.

**J. J. MURPHY (Toronto).**

Reminiscences of the late Hon. and Right Rev. Alex. Macdonald, W. J. Macdonald, Toronto, 1836. Second, Third and fourth report of the Bureau of mines of Ontario.

**REV. A. O'DONNELL (St. Hyacinthe).**

Oeuvres de Champlain, six tomes, Québec, 1870.

**FRANK PEDLEY.**

Immigration Book of Views of Western Canada.

**MADAME PROVENCHER.**

Le Canada et l'Exposition Universelle de 1855, Taché.

**PETER A. PORTER, Niagara Falls, N. Y.**

Brief sketch of old Fort Niagara.

**ROUER ROY.**

Journals of the House of Assembly of Lower Canada, 1833, 6 vols.

**F. W. RITCHIE.**

Ten volumes Sessional Papers of Canada, &c.



## REV. FATHER ST-ONGE (St. Hyacinthe).

Alphabet Yakama Doora, Montreal, 1872. Bibliography of the Chir-rokan languages, Washington, 1893.

## JUDGE L. W. SICOTTE.

A small book of scriptural engravings. An old parchment document. The Minute Book of St. George's Masonic Lodge, Montreal, 1855-1866. Old manuscript book of criminal law. Concession par les Ecclesiastiques de St. Sulpice à Pierre Gadbois, signé, en 1670, par l'abbé de Queylus. Dubreuil's Reference Book, Montreal, 1888. Appendix to eleventh volume of the Journals of House of Commons, 1877. The Lower Canada Law Almanach, 1862. Articles of agreement between the Montreal and the Canada Mining Companies, signed in 1846.

## ALFRED SANDHAM (Toronto).

Our North Land, Tuttle, Toronto, 1885. Medical profession of Upper Canada, Caniff, Toronto, 1894. Constitutional History of France, Lockwood, Chicago, 1890. Canada under the administration of Lord Lorne, Collins, Toronto, 1885. History of British Columbia, Begg, Toronto, 1894. Life of Sir John A. Macdonald, Adams, Toronto; Toronto of Old, Scadding, Toronto, 1873.

The Constitutional History of Canada, Ashly, Toronto, 1889. History of Canada, Miles, Montreal, 1881. The Canadian Rebellion of 1839. Read, Toronto, 1876. Life in Canada fifty years ago, Haight, Toronto, 1885. Memoris of Canada and Scotland, Lorne, Montreal, 1884. History of the tenth Royals, Champion, Toronto, 1896. Seventy years in New Brunswick, Baird, St. John, N. B., 1890. Murray's Grammar, Montreal, 1841. Pamphlets. Before the coming of the loyalists, Haight, Toronto, 1897. The African in Canada, Hamilton, Toronto, 1889. Indian Fable Literature, Wilton, Hamilton, 1890. Catalogue of Canadian books, Willamson, Toronto, 1898. Ancient language and literature of India, Wilton, Hamilton, 1884. The Columbus Memorial, Young, Philadelphia, 1893. Report of the Select Committee, Toronto, 1836. Lord Durham's Report, Toronto, 1839. Publications of Reform Association of Toronto, 1844. Proceedings, first meeting, Address to the people. Resignations of the Ministers, Address of Hon. Francis Hinks. Review of the Hon. M. Viger's Pamphlet, Kingston, 1844. A word on the Clergy Reserve Question, Montreal, 1846. Archeological Report, Ontario, 1898. The Siege of Charleston, Toronto, 1899. The Canada Trade Bill, 5th Aug. 1822. The "Weekly Pilot", Montreal, for 4th July, 1845. Niagara 100 years ago, Welland, 1892. Plan of the Provincial Exhibition, Montreal. Appendix to the Ontario Bureau of Industries, 1896. Common School Almanac, New York, 1844. M. Bidwell's Banishment, Kingston, 1838. The present condition of Boston, 1851. Temperance Campaign Map of Canada, 1878. Map of China, published by the "Montreal Gazette." Map of the Holy Land, 1657. Map of

the Forty Years Wandering of Children of Israel, 1657. Letter of Wm. Lyon Mackenzie. Draft, Bank of Upper Canada, 1847. A Chinese Passport; An old Eastern document. Newspapers, "Kingston Chronicle." "The "Christian Guardian, York, 21 Nov., 1832. The Freeman's Journal," Quebec, 21 July, 1846. The "Quebec Gazette," 29 March and 9 February, 1848, and ten circulars.

**C. THEORET, Quebec,**

Law Index, Bligh, Montreal, 1898.

**MADAME J. R. THIBAUDEAU.**

Voyage au Canada dans les années 1795-6-7, par Isaac Weld, 3 vols.

**R. S. WEIR, D. C. L.**

The Education Act of the Province of Quebec, 1899.

**T. B. WARREN.**

Canada, the Land of Bright and Happy Homes.

**BY PUBLIC SUBSCRIPTION.**

Baron Nordenskiöld's Periplus: being reproductions of a collection of Pre-Columbian and other old maps.

**ROYAL SOCIETY OF CANADA.**

Proceedings for 1898, Vol. IX.

**MANITOBA HISTORICAL SOCIETY.**

Transactions Nos. 7, 10, 12, 14, 15, 16, 35, 37, 42 and 50; Annual Reports 1889 and 1893.

**QUEEN'S PRINTER, Ottawa.**

Statutes of Canada, 1890, 2 vols, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899. Statuts du Canada, 1868, 1880-1, 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898.

**DISTRIBUTING OFFICE. Ottawa.**

Journals of House of Commons, 1891, 2 vols., 1897, 1898. Journals of Senate, 1891, two vols., 1896, 1st Session, 1897, 1898; ditto in French, 1897. Sessional Papers. 1891, seventeen vols. Documents de la Session, 1890, No 11, 1898, 13 vols.

**GEOLOGICAL SURVEY, Ottawa.**

Annual Reports, French. Vols. VII, VIII and IX; English, Vol. IX, 1896.

**DOMINION STATISTICIAN, Ottawa.**

The Year Book of Canada, English, 1897 and 1898; French, 1897.

**PROVINCIAL SECRETARY, Quebec.**

Statutes, English, 1868-9, 1st Session, 1870, 2nd Session, 1872, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885, 1886, 1888, 1889, 1890, 1892, 1893,

1894, 1897, 1898, 1899; ditto French, 1888, 1889, 1890, 1890, 2nd Session, 1892, 1893, 1894, 1897, 1898, 1899. Journals of Legislative Council, vols. 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 26. Journals of Assembly, 13 vols. Sessional Papers, 12 vols. Journaux du Conseil Législatif, 21 vols. Journaux de l'Assemblée, 2 vols.

#### PROVINCIAL SECRETARY OF ONTARIO.

Two hundred and six volumes: Statutes, Journals of the Assembly and Sessional Papers, 1868 to 1898.

#### PROVINCIAL SECRETARY, Manitoba.

Journals of Legislative Assembly, vols. 15 to 29. Statutes 1862 to 1898. Revised Statutes, vols. I, II.

#### PROVINCIAL SECRETARY, British Columbia.

Statutes, Vols. I, II. Statutes 1898, 1899. Sessional Papers, 1890 to 1898. Journals of the Legislative Assembly, 1890 to 1899.

#### PROVINCIAL SECRETARY, Prince Edward Island.

Prince Edward Island, the Garden Province of Canada, Charlottetown, 1899.

#### PROVINCIAL SECRETARY, North-West Territory.

Journals of the Council from 1877 to 1887. Journals of the Legislative Assembly, Vols. I to XII. Consolidated Ordinances for 1898 and 1899.

#### DEPARTMENT OF THE INTERIOR, Washington.

Eighteenth Annual Report of the United States Geological Survey, vols. 1, 2, 3 and 4. Nineteenth ditto, vols. 4, 6 and 6 continued.

#### SMITHSONIAN INSTITUTION, Washington.

Annual Reports, 1882, part 2, and for 1895-96-97.

#### TRUSTEES MILWAUKEE PUBLIC MUSEUM.

Annual Report, 1st, 5th and 7th, to 16th. Report on the Ward Museum Fund.

#### STATE HISTORICAL SOCIETY, Wisconsin.

Fourteen volumes of the collection of the Society.

#### MISSOURI BOTANICAL GARDEN.

Tenth Annual Report, St. Louis, Mo., 1899.

#### BY EXCHANGE, (L. of P.)

Province of Canada Sessional Papers from 1846 to 1875, 36 vols. L'Exploration Géologique du Canada, 1866 à 1880, 6 vols. Reports of the Geological Survey, 1863 to 1882, 6 vols. Statuts du Canada, 1868, 1859-92-96-98. Seigneurial Reports, 2 vols. Debates of Commons, 2 vols.

#### BY PURCHASE.

Montreal Directories, 1849 and 1856.

## COUNTERFEIT HALFPEFNIES



THE following, from an early number of the *Gentlemen's Magazine*, relates to the vast quantities of counterfeit halfpence that were issued in England towards the close of last century. When these coins were confiscated, or rather withdrawn from circulation, they were not destroyed, but sent out, or rather imported into Canada. Here, for a quarter of a century or more, they formed the only copper currency. So thoroughly had they become part of the circulation that they became worn out in the service. And what was lacking in quantity was supplied by counterfeits, and these counterfeits were very good imitations of these worn out counterfeit English halfpennies; in fact, these counterfeits of counterfeits at one time found the bulk of the copper change in Canada :

## UPON A BIRMINGHAM HALFPENNY.

Hence! false, designing cheat, from garret vile,  
 Or murky cellar sprung! thy spurious birth  
 And mix'd embrace thy pallid hue proclaims.  
 Think'st thou 'mongst those of pure and gen'rous  
[stamp
 To pass unknown, and by dissembling face  
 And mimic form to gull me credulous?  
 I mark'd thee 'midst thy betters, and with eye  
 Distinguishing arrested thy deceit?  
 Dar'st thou confront the envied worth thou ap'st

Confess'd to open day ? Come forth to view ;  
 Naught will avail thy name and face assum'd,  
 And regal head with *George's* laurel bound :  
 Thy telltale paleness speaks thee counterfeit,  
 Lives there a beggar wreth with hunger prest  
 Would take thee offer'd ? thou art known so well  
 The honest tradesman will not sell thee wares,  
 The gawky clown too late, alas ! has found  
 He took a sharper, when he harbour'd you.  
 I've got thee safe ; no more expect to thrive  
 By cheating innocence ; in durance firm  
 I'll fize thee, to deter thy bastard race.  
 Thus many a harvest, by deceit and fraud,  
 The cuning juggler thrives ; till by success  
 He grows less cautious, nor to weedling maids  
 By promis'd sweethearts, he his art confines :  
 But in ill fated hour attempts to trick  
 More knowing townsmen ; they, averse to frauds,  
 Or'take his greasy galligaskins down,  
 And birchen smart inflict ; or shut in cage,  
 To curse his fortune, and atone his crimes.

WINDSOR.



## FINDS OF OLD COINS

Old Roman and Greek coins are found in large quantities every year in tombs and in the ruins of old houses. Messrs Hunt and Grenfell found two large jars of Roman silver and gold coins in Lower Egypt in 1895, in which were over 4,000 coins in perfect preservation. The latest coins were those of

Hadrin (A.D. 138), and Marcus Aurelius (A.D. 161). All over Europe, Asia and Africa similar finds are frequent. In June, 1833, some boys found a box containing 7,000 coins, which were mostly English, of the reign of William the conqueror (A.D. 1066), and William Rufus (A.D. 1109). In 1832, the sexton of Hexham Church, while digging a grave, found a brass bucket containing over 8,000 coins of the early Saxon Kings of England (about A.D. 800). In High Wycombe, a shepherd boy found a large number of British gold coins which had been hidden over 1,800 years. In 1831, a chest containing over 900,000 coins of Edward I and II (about A.D. 1300) was unearthed at Tutbury, and not far from this find another box was dug up containing over 7,000 gold and silver coins, mostly Saxon (about A. D. 850), but containing many foreign coins. It was probably the entire stock of some money broker, who was obliged to flee for his life.

